

Formule X33

Vernes, Henri

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

formule X33

henri vernes



UNE AVENTURE DE
BOB MORANE



marabout junior

HENRI VERNES

BOB MORANE
FORMULE X33



MARABOUT

Chapitre I

L'automne était descendu sur Paris, chargeant les arbres de la rouille des feuilles mortes, hâtant la venue d'une nuit que l'on n'avait plus l'habitude d'attendre si tôt, ce qui entraînait automatiquement la floraison des lumières qui se reflétaient, en autant de fantômes brillants, sur le macadam mouillé par une bruine intermittente.

En cette soirée de fin de septembre, aux journées grises, par lesquelles la mauvaise saison amorçait une offensive prématurée, les lampadaires s'étaient allumés plus tôt que de coutume. Un ciel lourd, chargé de brume et de pluie, pesait sur Paris, ce qui n'empêchait pas les grands boulevards, à cette heure où les bureaux finissent et où les écoles ferment leurs portes, de grouiller de tout un peuple affairé s'agglutinant sur les trottoirs, tandis qu'entre ceux-ci s'écoulait le flot bruyant et vociférant des voitures agglomérées tels de gigantesques scarabées processionnaires.

Deux hommes descendaient le boulevard Saint-Denis, marchant en direction de la République. L'un était un gaillard de haute taille, maigre et musclé, au visage osseux, éclairé par des yeux gris d'acier et surmonté d'une chevelure noire et drue. Il portait un trench clair, haut boutonné et qui n'avait pu être acheté qu'à Londres, bien que son propriétaire n'eût pas à proprement parler l'allure britannique. Le second personnage était d'une taille plus élevée encore que son compagnon, auquel il prenait plus d'une demi-tête. C'était un colosse au visage rougeaud et à la chevelure d'un roux flamboyant, aux épaules d'hercule moulées dans une veste de cuir noir des manches de laquelle sortaient d'énormes mains, véritables battoirs où devait résider une force prodigieuse. Ce dernier, au contraire du premier promeneur, avait tout, lui du Britannique et un observateur averti n'eût pas manqué même de coller à son front une étiquette plus précise encore, celle d'Écossais.

La brume qui, durant toute la journée, avait noyé la capitale, s'était à présent dissipée pour faire place à une petite pluie fine et mouillante, fraîche comme une bruine de novembre. Pourtant les deux hommes ne semblaient pas s'en soucier et, en parfaits flâneurs, marchaient sans se presser, musardant aux vitrines, s'intéressant aux passants, à leurs tics, à tout ce qu'il pouvait y avoir de bizarre ou

d'insolite en eux. Une grande librairie, au double porche ouvert sur la rue et dont la façade s'ornait de cette enseigne au néon : *Tous les Livres* – s'offrit à eux. Dans le vaste magasin éblouissant de clarté, la foule se pressait, attirée soit par les rayons de papeterie ou de livres en solde, par les éditions de luxe aux couvertures hautes en couleur, ou par les ouvrages anciens dont de vastes bibliothèques, tapissant tout le fond du magasin, offraient les trésors aux collectionneurs.

Bob Morane – c'était le nom de l'homme au trench – était depuis toujours un enragé bouquineur et, au cours de ses voyages, il ne cessait d'être en quête de l'édition ancienne, de l'objet curieux qui, tout en lui faisant faire une bonne occasion, satisferait son goût pour les choses précieuses ou rares.

— On entre, Bill ? interrogea Morane en désignant à son ami la double entrée, éclairée à giorno, de la librairie.

Le géant eut un grognement et haussa les épaules. Ensuite, il s'ébroua et dit :

— On fera comme vous voudrez, commandant. Comme si on pouvait vous retenir quand vous apercevez de vieux livres sentant le moisi !...

Le dénommé Bill – Ballantine de son nom de famille – s'ébroua à nouveau et continua :

— Et puis, au moins je puis être assuré qu'en regardant ces vieux bouquins vous ne nous conduirez pas à nouveau dans quelque traquenard... D'ailleurs, je commence à me sentir mouillé comme un hameçon en plein travail, et j'aimerais me mettre un peu à sec...

Fendant la foule des clients, les deux amis pénétrèrent dans le magasin et se mirent à inspecter rayon après rayon, s'arrêtant tout d'abord aux nouvelles parutions, puis aux éditions de luxe dont ils admirèrent les gravures, pour passer ensuite aux romans policiers et d'aventure, comme si Morane s'ingéniait à prolonger les étapes qui le mèneraient finalement à son but : les ouvrages anciens.

Ils y parvinrent et, aussitôt, Bob se mit en devoir de compulser l'une après l'autre les merveilles entassées là : livres de voyage du XIX^e siècle aux illustrations gravées d'après photographies, livres de prix aux couvertures enluminées, éditions romantiques aux décors de rococo, dictionnaires périmés, plaquettes de colportage, ouvrages historiques reliés en peau, œuvres complètes habillées de chagrin rouge, brun, vert ou noir, collections du Magasin Pittoresque ou du Journal des Voyages, éditions du XVIII^e siècle aux reliures de veau

nervuré...

Bob Morane et son compagnon se trouvaient depuis un quart d'heure dans le magasin et ils n'avaient pas encore, il s'en fallait de beaucoup, fini d'inventorier les trésors qui leur étaient offerts quand, derrière eux, un brouhaha s'éleva de la foule des clients amassés devant les rayons. Ils se retournèrent mais ne virent rien d'autre que quelques femmes gesticulant avec animation.

Bob haussa les épaules.

— Sans doute l'une d'elles aura-t-elle perdu son portefeuille, murmura-t-il.

— À moins, enchaîna Bill, qu'un pickpocket adroit ne le lui ait subtilisé...

Déjà, les deux amis se désintéressaient de l'incident, pour en revenir aux vieux livres entassés dans les rayons étalés devant eux.

Une bible de Plantin attira leur attention et ils se mirent à feuilleter avec ravissement le vénérable livre, quand Bob se sentit poussé violemment dans le dos. Si, bien souvent, la bagarre venait à lui sans qu'il la cherchât, le Français n'était pas de ceux qui la provoquent à tous les coins de rue. Pourtant il n'aimait pas qu'on le bousculât sans s'excuser et, en outre, il lui arrivait d'avoir, comme on dit, la tête près du bonnet, et il était évident qu'au XVII^e siècle, il eut fait un excellent mousquetaire, vite prêt à dégainer d'instinct sa rapière, quitte à le regretter ensuite. Il s'était donc retourné afin de tancer vertement le malotru, mais il n'aperçut personne. Pourtant, Bill Ballantine et lui étaient seuls dans ce coin de la librairie et, en toute logique, le bousculeur ne pouvait avoir eu le temps de s'éclipser. Avec soin, Morane inspecta le moindre recoin, mais sans davantage distinguer personne.

— Ah ! ça, fit-il, est-ce que par hasard, il y aurait des esprits frappeurs dans ce magasin ?

— Des esprits frappeurs ? interrogea Ballantine. Que voulez-vous dire, commandant ?

Bob Morane expliqua à son ami la raison de son propos. Bill se mit à rire et désigna, sur la droite, un étroit escalier menant aux étages.

— Sans doute, fit-il, votre homme se sera-t-il esquivé par là...

Bob hocha la tête.

— Sans doute, reconnut-il comme à regret. En tout cas, il devait

être drôlement rapide... et silencieux, pour que je ne l'aperçoive pas...

L'explication du colosse ne le convainquait pas le moins du monde car l'escalier en question, il s'en était aperçu en accédant à cette partie du magasin, était gardé par une secrétaire assise derrière un bureau et par un autre employé contrôlant la sortie des clients, pour la plupart de très jeunes gens, venant de l'étage où se tenait pour le moment l'importante bourse aux livres scolaires dont cette grande librairie parisienne faisait, en cette époque de rentrée des classes, une de ses principales activités. Pour accéder à l'escalier, le bousculeur eût dû franchir à rebours le petit portillon gardé par l'employé et la secrétaire, ce qui tout naturellement n'aurait pu se passer sans quelque brouhaha.

« Probablement aurai-je été victime d'une illusion », songea Morane. Mais il n'en était pas aussi sûr que cela, au contraire. Dans son dos, il sentait encore le contact d'une épaule qui n'avait rien à voir avec une illusion. Mais à quoi bon se mettre martel en tête quand on feuilletait une bible de Plantin ? Un tel livre n'avait-il pas tout pour ramener la paix dans les esprits ?

Certes, le livre avait tout pour ramener la paix dans les esprits, mais il n'empêcha pas la lumière de s'éteindre brusquement dans tout le magasin. Il y eut un bref moment de stupeur muette, puis un murmure monta de la foule des clients, quelques cris éclatèrent, des appels fusèrent : femmes effrayées par l'obscurité soudaine, mères appelant des enfants qui s'étaient écartés et que déjà elles croyaient perdus. Par-dessus cette rumeur, un ordre domina, clamé sans doute par un chef de service particulièrement maître de soi.

— Faites donner l'éclairage de secours !

Mais les secondes s'écoulèrent et les ténèbres demeurèrent, quasi totales. C'était à peine si l'éclairage du boulevard lançait de brefs et insuffisants reflets dans le magasin.

C'est alors qu'à l'étage supérieur tout s'anima. Il y eut un bruit de course, comme si cent mille démons dansaient un sabbat d'enfer. Des cris, des ordres, des appels s'entrecroisèrent, dont on ne pouvait distinguer exactement la nature, amortis qu'ils étaient par l'épaisseur des planchers.

— Que se passe-t-il donc ? fit la voix de Ballantine. Je n'ai jamais entendu faire un tel chahut pour une vulgaire panne de secteur. On dirait qu'on se bat là-haut...

— Tu as raison, Bill ! fit à son tour Morane. Il y a du louche là-

dessous... Attends que je trouve ma lampe électrique, et nous irons jeter un coup d'œil...

Tirant de sa poche la minuscule torche qui ne le quittait jamais, Bob Morane en pressa le bouton de contact. Pourtant, aucune lumière ne fusa et Morane comprit que la pile, dont il n'avait plus fait usage depuis pas mal de temps, s'était déchargée toute seule. De dépit, il maugréa :

— Toujours au moment où l'on en a besoin que ça vous lâche, ces engins...

— Attendez, commandant. Je vais craquer des allumettes. Bien sûr ce ne sera pas le phare de Douvres, mais cela nous permettra de nous diriger...

Bob distingua nettement le claquement caractéristique des allumettes à l'intérieur de leur boîte, mais l'Écossais n'eut cependant pas le loisir de mettre son projet à exécution. À l'étage supérieur, un cri avait retenti, dominant la rumeur. Le cri d'une femme effrayée qui, perdant tout contrôle de ses actes, hurle sa peur à la façon d'un animal effrayé.

*

* *

Un silence total avait succédé au cri d'angoisse que les deux amis venaient de percevoir, tout comme si ce cri, en éclatant, avait écrasé tous les autres bruits. Quelques secondes s'écoulèrent puis, à l'étage, la galopade reprit ainsi que la rumeur. Par-dessus tout, on pouvait percevoir des ordres lancés d'une voix sèche mais dont il était difficile de distinguer exactement la nature.

Ballantine fit craquer une allumette et une faible clarté envahit cette partie presque déserte du magasin. Au bas de l'escalier, on n'apercevait plus à présent la secrétaire et l'employé qui, tantôt, en défendaient l'accès.

— Si nous allions jeter un coup d'œil là-haut, commandant ? proposa Ballantine.

Il poussa un léger cri de douleur et lâcha l'allumette, dont la flamme lui léchait les doigts. Presque aussitôt, il en craqua une autre et les deux hommes s'avancèrent vers l'escalier. Quand ils y parvinrent, la seconde allumette était éteinte elle aussi. L'Écossais

voulut en allumer une troisième mais il n'en eut pas le temps. Plusieurs coups de feu, tirés d'en haut, claquèrent comme des coups de fouet et des balles sifflèrent à leurs oreilles.

— À terre ! cria Morane. On nous tire dessus...

Ils se jetèrent à plat ventre et demeurèrent immobiles, s'attendant à tout instant à ce qu'on ouvrît à nouveau le feu sur eux. Pourtant, les ténèbres qui s'étaient refaites les protégeaient et le tireur posté au sommet de l'escalier ne tenta plus de les atteindre. Les deux amis savaient cependant que, s'ils craquaient une autre allumette, l'inconnu ne manquerait pas de les canarder à nouveau.

— Nous ne pouvons pourtant demeurer là à ne rien faire, dit Ballantine.

— Bien sûr, Bill, bien sûr... répondit Morane. Mais que pouvons-nous tenter dans cette obscurité ? Si nous essayons de grimper là-haut, notre Buffalo Bill amateur va encore nous prendre pour cible...

— Et si nous essayions de gagner la cave pour rétablir la lumière, suggéra Ballantine.

Morane demeura silencieux puis il reprit, sur le même ton de murmure que s'était déroulée jusqu'alors la conversation :

— Tu as raison, Bill. Le tableau général doit se trouver à la cave. Va y jeter un coup d'œil... Je demeurerai ici à surveiller l'escalier...

Dans le noir, le Français entendit son compagnon s'éloigner de lui. Une lumière à sa droite, venant de derrière un rayon, lui apprit que Ballantine faisait à nouveau usage de ses allumettes pour s'orienter. De toute façon, à l'endroit où il se trouvait à présent, Bill ne craignait plus rien de la part du tireur, car il se trouvait hors du champ.

De nouvelles secondes s'écoulèrent, longues et mortelles. À l'étage supérieur, le bruit, s'il n'avait pas cessé, s'était fait pourtant moins intense. L'impatience commençait à saisir Morane, qui n'aimait pas demeurer ainsi inactif alors que, tout près de lui, quelque chose d'insolite se passait, une chose dans laquelle il aurait aimé mettre son nez de flaireur de mystère. « Et si je tentais le coup ? songea-t-il. En grimpant silencieusement l'escalier, je pourrais tomber sans crier gare sur notre champion de tir et lui donner une petite leçon à ma manière... À moins que ce ne soit lui qui me farcisse de plomb... »

Cette dernière possibilité tempéra un peu l'ardeur de notre héros.

Cependant, la prudence ne devait pas durant longtemps

l'emporter chez lui, car il murmura presque aussitôt :

— Je vais prendre le risque... Tout cela ressemble fort à un hold-up, et il est de mon devoir de tout tenter pour le faire échouer...

Déjà Bob se glissait vers l'escalier, dont il atteignit la première marche, quand, sur la droite, de nouveaux coups de feu claquèrent, assez éloignés et comme étouffés. Le Français s'immobilisa et, bien que n'étant pas visé cette fois, il sentit une sueur glacée lui couler au creux des reins.

« Cela vient de la cave, songea-t-il avec angoisse. Quelqu'un tire sur Bill. Pourvu que... »

Il n'eut pas le loisir de penser davantage car, du haut de l'escalier, une lumière, probablement celle d'une torche électrique, descendit à toute allure vers lui, suspendue dans l'air telle une étoile, *sans que rien, semblait-il, ne la soutînt*. Pourtant, un bruit de pas pressés l'accompagnait.

Mais, déjà, l'étrange clarté avait atteint le bas de l'escalier. Se redressant, Bob voulut s'interposer. Ébloui cependant, il ne put agir comme il l'aurait voulu. Il sentit un poing s'enfoncer à la façon d'un marteau-pilon au creux de son estomac et, le souffle coupé, il se plia en deux, incapable de se redresser, toute résistance coupée. Il n'en était cependant pas privé de sens pour autant, car il vit la lumière passer devant lui et s'éloigner toute seule à travers le magasin, sans qu'aucune ombre ne l'accompagnât...

À nouveau, une femme hurla, mais au rez-de-chaussée cette fois. Malgré la douleur qui lui tirait l'estomac, Morane comprit que, réellement, il y avait de quoi perdre la tête. Cette torche électrique qui se promenait toute seule et, en outre, cognait comme un boxeur professionnel, cela tenait de la magie...

Là-bas, en direction du boulevard, la lueur s'était perdue, ou éteinte. Un silence total s'était installé dans la librairie. C'était à peine si on percevait, au dehors, les échos de la circulation. Mais, déjà, Bob ne pensait plus qu'à son ami. Qu'en était-il advenu ? Si Bill avait essayé des coups de feu en voulant pénétrer dans la cave, il pouvait avoir été touché ? Bob aurait voulu pouvoir se redresser pour aller se rendre compte, savoir, mais il n'avait pas encore retrouvé son souffle et se sentait incapable du moindre effort.

Durant de longs instants encore, Bob Morane demeura ainsi impuissant ; puis, lentement, les sens lui revinrent et il put à nouveau remplir d'air ses poumons. Il se redressa alors et, les jambes molles

comme si elles étaient faites de ouate, il se mit à progresser à tâtons dans la direction où, quelques minutes plus tôt, avait disparu Ballantine. Il n'alla pas bien loin cependant car, devant lui, des lueurs intermittentes et qui se rapprochaient sans cesse, attirèrent son attention. Bientôt une ombre gigantesque se dressa, et la flamme d'une allumette éclaira un large visage couronné de cheveux roux. Un soupir de soulagement échappa à Morane.

— Bill !... C'est toi !... Je craignais que...

— M'ont tiré dessus, en effet, fit l'Écossais en riant nerveusement, mais ils m'ont manqué comme des maladroits qu'ils sont, et je me suis planqué derrière un rayon. Peu après, je les ai entendus filer sans pouvoir rien faire pour les en empêcher. Ils ont dû se perdre dans la foule, au-dehors. Alors, seulement, j'ai pu descendre dans la cave et repérer le tableau central...

— Et tu n'as pas pu réparer ? interrogea Bob.

Dans le noir, l'Écossais ricana.

— Réparer ?... J'aurais bien voulu vous voir à ma place, commandant... Suis pas sorcier, moi... Bousillés les plombs de la ville... Grillés les fils et tout le bataclan... Ah ! celui qui a fait ça s'y entendait... Jamais vu un sabotage mieux réussi... Un professionnel, c'est sûr...

Un peu partout dans le vaste immeuble, de nouveaux bruits montaient, mais sur un ton plus détendu, le ton qui est de mise quand le danger est passé.

— Que croyez-vous que c'était commandant ? interrogea Ballantine. Un hold-up ?

— Cela m'en a tout l'air, mon vieux Bill. Si quelqu'un venait me dire que la caisse est vide, je ne m'aviserais pas de mettre sa parole en doute...

À ce moment, un employé dut réussir finalement à mettre en marche le groupe électrogène de secours car, en plusieurs endroits du magasin, des ampoules s'allumèrent, diffusant une faible lueur rougeoyante mais qui éclairait suffisamment la scène : clients aux visages portant encore toutes les marques de l'étonnement et de la frayeur, hommes, femmes et enfants aux yeux écarquillés et qui semblaient s'étonner du retour de la lumière.

Des questions se pressaient sur toutes les lèvres. On allait aux renseignements. Certains et certaines quittaient précipitamment les

lieux, comme s'ils s'attendaient à tout moment à ce que le plafond leur tombe sur la tête. Et, tout à coup des ordres furent lancés.

— Que personne ne sorte ! Il faut que vous attendiez tous l'arrivée de la police !... Que personne ne sorte !...

Fendant la foule, des employés se dirigèrent vers les sorties pour fermer les portes aux verrous. Il y eut bien quelques récriminations de la part de clients grincheux mais, dans l'ensemble, l'opération se passa sans incident.

Morane et Bill Ballantine avaient échangé un regard.

— La police ? fit Bill. Il s'agit donc bien d'un hold-up !

Morane eut un signe de tête affirmatif.

— Pas de doute là-dessus, mon vieux Bill... Et un hold-up fameusement bien organisé encore... De vrais champions, les lascars...

Au loin, les sirènes de la police se firent entendre, se rapprochant rapidement.

Chapitre II

Le commissaire Ferret considérait avec incrédulité l'employée qui se trouvait debout devant lui : une jeune fille de vingt ans environ, dont le visage était encore bouleversé par la frayeur. C'était elle qui, tantôt, avait poussé ce premier hurlement, à l'étage, peu de temps après que la lumière fut éteinte.

— Vous n'allez quand même pas continuer à affirmer, mademoiselle Fort, que cette lampe électrique se promenait toute seule ? fit le policier.

La jeune fille parut hésiter, comme si elle doutait à présent de la fidélité de ses sens, puis elle secoua la tête de haut en bas, pour répéter, comme elle l'avait fait plusieurs fois déjà :

— Je vous assure, monsieur... Toute seule... J'ai réellement eu l'impression que personne ne la tenait... Toute seule...

Depuis un moment déjà, la police était arrivée sur les lieux et le courant avait été rétabli. Le bureau directorial de la librairie *Tous les Livres* était maintenant envahi par les policiers commandés par le commissaire Ferret, qui avait pris momentanément possession des lieux. En plus de la jeune employée se trouvaient là également M. Bernard Phillipe, directeur de l'établissement, Bob Morane et Bill Ballantine, qui connaissaient bien le commissaire avec lequel, naguère, ils avaient collaboré déjà^[1].

Devant l'embarras de la jeune employée, Morane crut bon d'intervenir. Il s'adressa à Ferret, assis pour l'instant derrière le bureau directorial.

— Quand j'ai été frappé, au bas de l'escalier, commissaire, j'ai également eu l'impression que la torche électrique n'était tenue par personne. Mais son rayon m'éblouissait, et cela sans doute explique cette illusion.

Le commissaire Ferret observa Bob avec attention et curiosité, pour dire, au bout d'un moment :

— Je vous connais depuis pas mal de temps, commandant Morane, non seulement pour avoir travaillé avec vous, mais aussi de réputation, et je sais que vous n'êtes pas homme à prendre des vessies

pour des lanternes. Votre témoignage me pousserait au contraire à croire que cette lampe se promenait réellement toute seule... si c'était possible, bien sûr...

Le policier se tourna à nouveau vers l'employée et lança :

— Ce sera tout momentanément, mademoiselle Fort. Vous pouvez vous retirer, mais ne quittez pas la maison pour l'instant. Nous pourrions encore avoir besoin de vous...

Quand la jeune fille fut sortie, le policier demeura un long moment silencieux, les mains posées sur la table et regardant le mur devant lui, comme s'il cherchait à y lire des caractères invisibles qui, peut-être, lui donneraient la clef de l'énigme. Finalement, il frappa des paumes sur la table et explosa :

— Mais qu'est-ce donc que toute cette histoire ? Le hold-up le mieux organisé dont j'ai jamais eu à m'occuper ! Les bandits semblaient connaître à merveille les aîtres de la maison ou, tout au moins, en posséder un plan assez détaillé pour pouvoir s'y diriger sans lumière, ou presque. Il est hors de doute que, dans de telles circonstances, ils devaient connaître également l'emplacement de la caisse. Logiquement, donc, ils auraient dû s'en prendre à celle-ci. Eh bien ! non, l'argent ne semble pas les intéresser. En aucun moment même ils ne s'en approchent. Ils font un raffut du tonnerre, bousculent des livres, font trois petits tours et puis s'en vont, sans rien emporter de précieux, semble-t-il... C'est à n'y rien comprendre... Une véritable histoire de fou !...

— Pourtant, fit remarquer Ballantine, ces gens ne sont pas venus ici pour le plaisir. D'après ce que j'ai pu en juger sur place, ils doivent avoir envoyé plusieurs d'entre eux à la cave pour saboter l'installation électrique afin de permettre à leurs complices d'opérer à l'étage. Durant ce temps, ils continuaient à garder le sous-sol de façon à ce que l'on ne puisse rétablir le courant. C'est pour cette raison que, quand j'ai voulu atteindre le tableau général, j'ai essuyé des coups de feu. C'est seulement quand ils ont eu fait ce qu'ils avaient à faire qu'ils ont laissé la voie libre. Si vous voulez mon avis, commissaire, je pense également que tout cela était trop bien combiné pour ne servir à rien. Ces gens-là étaient des professionnels...

— Je n'en doute pas un seul instant, monsieur Ballantine, approuva Ferret. Reste à savoir le pourquoi de tout cela...

Se tournant vers le directeur de la librairie, le policier continua :

— Et si vous nous expliquiez, monsieur Phillipe, comment

fonctionnent vos services de vente à cet étage, peut-être pourrions-nous y voir plus clair, car c'est bien ici, au premier, que semblent s'être concentrés les efforts de nos mystérieux cambrioleurs...

— Ce ne sera pas bien long à expliquer, commissaire, répondit Bernard Phillipe. En plus de la papeterie, des nouveautés littéraires, des livres de luxe et de bibliophilie, notre maison a organisé un important service d'achat et de vente de livres scolaires d'occasion. En septembre, les élèves viennent nous revendre leurs livres du cours précédent afin d'en racheter d'autres, grâce à des bons d'achat que nous leur remettons. Ces livres que nous venons d'acheter sont revendus à leur tour, et ainsi de suite. Bien entendu, cela demande une organisation exemplaire, avec services de triage, de réparation, fichiers, réserves, interphone et personnel parfaitement au courant. Ces transactions se faisant sur une grande échelle en raison de l'importance de notre maison, elles représentent un chiffre d'affaire non négligeable.

Lorsque Phillipe se tut, le commissaire Ferret fit la moue.

— Croyez-vous, monsieur Philippe, que quelque chose dans l'organisation dont vous venez de parler puisse intéresser des bandits, à part la caisse naturellement, ou encore des concurrents soucieux de mettre sur pied une affaire similaire ?

L'interpellé eut un geste vague.

— Que puis-je vous dire, commissaire ? Notre système d'achat et de vente ne comporte aucun secret ; des reportages ont été faits sur place, et ont paru dans la presse. Alors ?... Quant à des bandits, je ne vois pas très bien pourquoi ils viendraient voler des livres classiques. À moins d'en emporter une grande quantité, qui serait d'un écoulement difficile, ce serait là un bien maigre butin, et...

À ce moment, la porte s'ouvrit et un employé en blouse grise fit son apparition, pour s'adresser aussitôt à Bernard Phillipe.

— Nous avons fait un rapide contrôle des stocks en magasin, dit-il. Seuls, une douzaine d'ouvrages du même titre ont disparu. Ils ont été achetés en bloc ce matin même, et en état neuf. Comme ils ne nécessitaient aucune réparation, ils avaient été placés immédiatement en rayon pour la vente...

— De quel ouvrage s'agit-il ? interrogea Philippe.

— Du *Traité de Physique Élémentaire* du professeur Joliette... Ah ! J'oubliais de vous dire, monsieur Phillipe : Jean Gaudrais aurait quelque chose à vous communiquer à ce sujet...

— Qui est ce Gaudrais, interrogea Ferret ?

Ce fut Bernard Phillipe qui expliqua :

— Un de nos commis aux stocks. Je me demande ce qu'il peut bien avoir à nous dire...

— Nous ne tarderons pas à le savoir, fit Ferret.

Et, se tournant vers l'employé à la blouse grise, il commanda :

— Faites entrer ce Gaudrais !... Tout est tellement embrouillé dans cette histoire que nous ne pouvons en négliger le moindre élément...

*

* *

Durant toute l'entrevue qui précède, on s'en sera rendu compte, Bob Morane avait presque continuellement gardé le silence, se contentant d'observer et d'écouter. Nul mieux que lui n'était apte à flairer le mystère, et il en montait un tel parfum des événements qu'il venait de vivre qu'il se sentait comme grisé. « Mon petit Bob, songeait-il, ou je me trompe fort ou tu viens une fois encore de mettre involontairement le doigt dans un fameux engrenage. Un vulgaire hold-up ?... Eh, eh ! cela m'étonnerait fort... »

Le dénommé Jean Gaudrais venait de pénétrer dans la pièce. C'était un petit homme d'une cinquantaine d'années, vêtu lui aussi d'un cache-poussière et qui portait des lorgnons à l'ancienne mode reliés à sa boutonnière par un lacet de soie noire. C'était tout ce qui, chez lui, retenait l'attention. Pour le reste, il était l'insignifiance même. Aussitôt après l'avoir rencontré, on ne pouvait que l'oublier. Il était de ces individus écrasés par le monde et la vie et qui, engagés à l'armée par exemple, demeurent simples soldats toute leur existence, ou qui, au cirque, ne pourront jamais qu'être garçons de piste, ou balayeurs de rue dans une administration communale. À la librairie *Tous les Livres*, Gaudrais s'occupait à garnir les rayons des stocks d'ouvrages scolaires, et c'était tout juste si cette tâche ne l'écrasait pas. Pourtant, il était un rouage du vaste univers. Un rouage indispensable en dépit de sa médiocrité.

— Alors, Gaudrais, fit Bernard Phillipe, vous auriez des révélations à nous faire ?

Le petit homme hocha la tête affirmativement et balbutia :

— Oui, monsieur... J'étais dans la salle des stocks quand la lumière s'est éteinte et...

Le directeur de la librairie interrompit son employé et, du menton, lui désigna Ferret, en disant :

— Ce n'est pas à moi qu'il faut raconter cela, Gaudrais, mais au commissaire. C'est lui qui commande ici pour le moment...

À ce mot de « commissaire » on eut l'impression que le pauvre Gaudrais allait s'éteindre à la façon d'une chandelle prise dans un violent courant d'air. De murmure, sa voix se changea en souffle quand il reprit :

— À... votre service... monsieur le commissaire... Mais je ne sais si ce que j'ai à vous dire pourra...

— Nous verrons, nous verrons, interrompit le policier. Mais parlez plus fort, mon vieux. Si une mouche se mettait à voler dans la pièce, on ne vous entendrait plus...

L'employé parut rassembler tout son courage. Il se racla la gorge et fit d'une voix un peu plus forte mais qui était bien loin encore de faire trembler les vitres :

— Comme je disais, commissaire, j'étais dans la salle aux stocks... quand la lumière s'est éteinte... Je suis resté immobile, car il faut que vous sachiez que les couloirs sont étroits entre les casiers... et je ne tenais pas à me blesser en me cognant à l'un d'eux... Je ne savais pas ce qui se passait et tout ce dont je pouvais être certain, c'était qu'à côté les jeunes clients en profitaient pour chahuter... C'est alors que je me suis senti saisi par derrière et qu'une voix a murmuré, à mon oreille : « Tu sais où se trouve le stock des *Traité de Physique Élémentaire* du professeur Juliette ?... » Comme je ne répondais pas, la voix continua : « — Puisque tu sais où cela se trouve, conduis-moi... Et je te préviens, si tu fais le moindre geste suspect, pousse le moindre cri, tu es bon pour aller voir ce qui se passe de l'autre côté... Il me suffira de serrer un peu les doigts pour te tordre le cou comme à un poulet... »

En évoquant ces souvenirs, le pauvre Jean Gaudrais s'était mis à trembler de tous ses membres, à tel point que le commissaire Ferret dut le rassurer :

— Là, là, mon bon ami, fit-il, tout est fini à présent. Vous êtes en sécurité ici, et personne ne vous tordra le cou...

Cette assurance parut rendre un peu de courage au petit homme,

qui reprit :

— Ainsi que vous devez le penser, commissaire, j'étais mort de peur, car, derrière moi, l'homme, que je ne pouvais apercevoir, ne paraissait pas plaisanter. Et puis, si je pouvais en juger par le contact de ses mains sur mon cou, il devait posséder une poigne de fer... À tâtons, je m'avançai donc à travers les étroits couloirs, me heurtant de-ci, de-là, mais sans y prendre garde maintenant... Derrière moi, je percevais le bruit lourd des pas de mon agresseur, et ses doigts me pénétraient dans le cou telles des tenailles... Plus mort que vif, je m'arrêtai à l'endroit où devait se trouver le casier contenant les exemplaires du *Traité de Physique Élémentaire* et je murmurai : « C'est là... » – « Tu en es sûr ? » demanda la voix de l'inconnu à mon oreille. Je hochai la tête affirmativement, aussi fort qu'il m'était possible. Alors, par-dessus mon épaule, un rayon de lumière jaillit, éclairant la pile de *Traité de Physique*. La main me poussa les épaules à l'intérieur du casier voisin et la voix, dans mon dos, commanda : « Garde la tête là-dedans. Et, surtout, ne t'avise pas de te retourner pour voir de quoi j'ai l'air, sinon... » J'obéis et j'entendis l'inconnu bouger les livres. Au bout de quelques secondes, il dit à nouveau : « À présent, tu peux te redresser, mais toujours sans te retourner... » J'obéis à nouveau et je pus me rendre compte que les *Traité de Physique* avaient disparu. Pourtant, l'inconnu ne paraissait pas encore satisfait, car il me demanda encore : « Était-ce là tout ce que l'on a apporté aujourd'hui ? » Je secouai la tête négativement, en répondant : « Non... Nous en avons vendu plusieurs... » « À qui ? » – « Je ne sais pas, répondis-je... C'est au fichier... » – « Et où se trouve ce fichier ? Tu le sais ? » Je ne pouvais qu'acquiescer, et l'homme me força à le conduire. Il avait éteint sa lampe mais, quand nous fûmes parvenus, en fendant la foule vociférante des étudiants, devant le fichier, la lampe s'alluma à nouveau par-dessus mon épaule, et je fus obligé d'indiquer le tiroir où étaient enfermées les fiches concernant l'ouvrage du professeur Juliette. On m'obligea alors de me coller de face à la muraille, avec interdiction toujours de regarder derrière moi. Je compris que l'inconnu fouillait parmi les fiches. Puis quelqu'un, tout près, poussa un hurlement et j'entendis la voix de M^{me} Fort qui disait : « Cette lampe !... Regardez... *Elle se tient en l'air toute seule...* » Alors, la torche s'éteignit et il y eut un bruit de pas qui s'éloignaient. Je demurai là, contre le mur, tremblant, incapable de bouger et trempé de sueur, jusqu'à ce que la lumière du groupe de secours s'allumât.

Chapitre III

Le récit du falot Jean Gaudrais avait laissé perplexes tous les assistants. Et la même question se reposait : pourquoi les mystérieux cambrioleurs avaient-ils à tout prix voulu s'emparer des *Traité de Physique Élémentaire* du professeur Joliette, et ce à l'exclusion de toute autre chose ? Un hold-up si parfaitement organisé, et pour si peu !... C'était presque incroyable...

— Et les fiches concernant le livre, les avez-vous retrouvées ? interrogea Bernard Phillippe ?

Gaudrais secoua la tête, pour répondre :

— Quand la lumière fut revenue, monsieur, j'ai contrôlé aussitôt. Les fiches avaient bien disparu...

Le commissaire Ferret fit la grimace.

— Tout cela me paraît de plus en plus étrange, fit-il.

Il s'adressa directement à Phillippe, pour dire encore :

— Comment expliquez-vous que, dans votre service de revente de livres scolaires, on puisse trouver des ouvrages neufs, comme l'étaient, ainsi que l'a affirmé M. Gaudrais, les exemplaires du *Traité de Physique* qui viennent d'être volés ?

Le directeur de la librairie fronça les sourcils.

— Comme vous m'y faites songer, cela me paraît en effet assez étrange, commissaire. Voilà une nouvelle bizarrerie qu'il nous faut éclaircir au plus vite...

Phillippe s'approcha de l'interphone posé sur le bureau, manipula un bouton de contact et lança un ordre :

— Je voudrais savoir de toute urgence à qui ont été achetés, aujourd'hui même, les exemplaires du *Traité de Physique Élémentaire* qui ont disparu... Rappelez-moi dans les cinq minutes...

Lentement, Jean Gaudrais, que la présence des policiers semblait intimider, s'était dirigé vers la porte, mais le commissaire Ferret l'arrêta d'un geste.

— Un instant, mon ami. J'aurai encore une petite question à vous

poser...

L'employé se retourna lentement, plus insignifiant que jamais semblait-il, et Ferret demanda :

— La voix de l'inconnu qui vous a attaqué dans les ténèbres, à quoi ressemblait-elle ?

Gaudrais dodelina de la tête à la façon d'un ruminant frappé de tournis.

— J'aurais de... la peine à vous le dire, commissaire... Étais trop ému... Ah ! je me souviens... On eût dit qu'il parlait avec la main devant la bouche...

— Ou comme s'il avait porté une cagoule ? glissa Morane, qui venait finalement de se décider à s'immiscer dans la conversation.

— Peut-être bien, répondit Gaudrais sans paraître soucieux de s'engager autrement.

Mais Bob insista :

— Et l'accent de l'inconnu, quel était-il ?

— L'accent ? fit le petit homme, qui semblait ne pas comprendre. L'accent ?...

Le commissaire Ferret perdit soudain patience.

— Mais oui, lança-t-il d'une voix brève, votre inconnu parlait-il avec l'accent de Belleville, l'accent anglais, allemand, moldo-volaque, ou je ne sais quoi ? En un mot comme en cent, avait-il l'accent français ou étranger ?

Gaudrais parut hésiter, puis il se décida brusquement.

— Je... crois bien qu'il avait l'accent... étranger, monsieur.

Le policier dut comprendre qu'il était inutile d'exiger d'autres précisions d'un être aussi écrasé par les circonstances que l'était le très insignifiant Jean Gaudrais. D'un geste, il le congédia.

— C'est bien... Vous pouvez vous retirer... Nous vous rappellerons si nous avons besoin de vous...

Quand l'employé eut quitté la pièce, le commissaire Ferret s'adressa à Bob.

— Que pensez-vous de tout cela, commandant Morane ?

— Ce que j'en pense, commissaire ? À vrai dire, pas grand-chose, car je n'en sais pas plus que vous. J'ai cependant l'impression qu'il

s'agit d'une affaire plus grave qu'il ne paraît... C'est justement la modicité du vol qui me fait croire cela...

La sonnerie de l'interphone grésilla et Bernard Phillipe établit à nouveau le contact. Aussitôt, une voix nasillarde, issue de l'appareil, déclara :

— Les exemplaires du *Traité de Physique Élémentaire* ont été apportés ce matin par la bonne du professeur Joliette lui-même. Elle possédait une autorisation en bonne et due forme, écrite de la main du professeur...

Phillipe coupa la communication et regarda le commissaire Ferret.

— Ça par exemple ! fit le policier. Si je m'attendais...

— J'ai l'impression, glissa Morane, que ce ne sera pas notre dernière surprise au cours de cette affaire...

Bill Ballantine poussa un ricanement sonore.

— Je ne vois pas très bien pourquoi vous parlez de surprise, commandant. N'est-il pas tout à fait naturel que ce professeur Joliette sente le besoin de vendre quelques livres ? Si vous agissiez comme lui, on parviendrait peut-être à se retourner dans votre appartement...

Bob n'eut pas le loisir de relever cette allusion trop précise à sa passion pour les vieux bouquins, car le téléphone sonna à nouveau. Le commissaire Ferret décrocha, colla l'écouteur à son oreille, attendit durant quelques secondes, puis dit simplement :

— Demeurez en ligne... Je vous le passe...

Il tendit le combiné à Bernard Phillipe.

— C'est pour vous...

À peine le directeur de la librairie eut-il entendu les premières paroles de son correspondant qu'il marqua la plus intense stupéfaction.

— Professeur Joliette, s'exclama-t-il. On peut dire que votre appel tombe à pic !...

—

— Justement, professeur, il nous serait bien difficile de vous les rendre, ces livres : on vient de nous les voler...

—

— Oui, tous... sauf quelques-uns, que nous avons vendus cet

après-midi...

—

— Mais si je vous dis que c'est impossible...

—

— Une question de vie ou de mort ?... Voilà qui est grave, en effet... J'ai justement ici, dans mon bureau, le commissaire Ferret...

—

— Très bien. Ne quittez pas...

Phillipe rendit le combiné au policier, en disant :

— Le professeur Joliette voudrait vous parler, commissaire. D'après ce que j'ai pu comprendre, il a une communication très importante à vous faire...

Ferret colla l'écouteur à son oreille et dit simplement :

— Commissaire Ferret à l'appareil...

À l'autre bout du fil, le professeur Joliette parla longuement et, au fur et à mesure, le visage de Ferret se faisait grave, comme si ce que lui disait son correspondant eut été annonciateur de catastrophe.

Finalement, ce fut au tour du policier de parler. Il dit simplement :

— Dans une demi-heure, je serai chez vous avec mon équipe, professeur. Et, surtout, n'ouvrez à personne qui n'ait, auparavant, montré patte blanche...

Ferret reposa le combiné sur sa fourche, puis levant la tête vers Morane, il fit d'une voix sombre :

— Vous aviez raison, commandant. Tout cela est plus grave qu'il ne paraissait au premier abord... Il nous faut filer au plus vite chez le professeur Joliette... avant qu'il ne soit trop tard. Je propose que M. Ballantine et vous nous accompagniez... Jadis, vous nous avez rendu déjà pas mal de services, et vous pouvez encore nous être utiles...

Bob n'hésita pas car, s'il pouvait aider le droit à triompher, il lui était impossible de se récuser.

— J'ai ma voiture parquée non loin d'ici, dit-il. Il me suffira de rouler dans votre sillage en profitant du vide créé par les sirènes...

Morane n'avait même pas eu besoin de consulter Bill, car il savait

qu'après les récriminations d'usage – récriminations de pure forme d'ailleurs – son ami serait d'accord pour se lancer avec lui dans n'importe quelle entreprise, si dangereuse fût-elle.

*

* *

Le professeur Joliette, de l'Académie des Sciences, habitait, au-delà de la Porte d'Auteuil, un coquet pavillon dont le jardin donnait sur les frondaisons du Bois de Boulogne. Il reçut Bob Morane, Bill Ballantine, le commissaire Ferret et les autres policiers dans un cabinet de travail à l'ameublement rappelant la Belle Époque et où régnait un désordre qui aurait fait les délices du légendaire professeur Nimbus lui-même.

Joliette était un vieillard de soixante-dix ans, mais vert et droit comme un jeune arbre et dont les yeux, un peu globuleux, étaient grossis encore par des lunettes aux verres de loupe qui le faisaient ressembler vaguement à un poisson télescope. Pour le reste, le physicien avait tout du savant à l'ancienne mode : vêtements noirs, cravate idem et col aux coins cassés par-dessus lequel dégringolaient les poils follets d'une chevelure grise mal taillée.

Quand les nouveaux venus pénétrèrent dans son bureau, Joliette montrait tous les signes d'une grande fébrilité. Le commissaire Ferret était entré immédiatement dans le vif du sujet.

— Qu'est-ce donc, professeur, que cette histoire de formule disparue, et qu'a-t-elle à voir exactement avec cet incompréhensible hold-up, à la librairie *Tous les Livres* ?

Joliette secoua un peu de tabac qui s'était agglutiné sur le revers de son éternel complet, puis il commença :

— Laissez-moi vous dire tout d'abord que j'ai écrit, sur la demande de l'Instruction publique, mon *Traité de Physique Élémentaire* voilà dix ans, ce qui explique qu'aujourd'hui seuls quelques lycées et institutions privées en usent encore. Cela vous expliquera également pourquoi ce matin, avant de partir pour l'Institut, je donnai ordre à Aglaé, ma fidèle bonne, d'aller vendre, avec d'autres livres qui m'encombraient, une quinzaine d'exemplaires de ce traité, me contentant d'en conserver un seul...

Le physicien s'interrompit durant quelques instants, pour

repandre ensuite :

— Ceci dit, laissez-moi vous raconter une histoire : celle de la formule dont je vous ai parlé tantôt au téléphone, commissaire. Jadis, j'avais un oncle, Athanase Joliette, fort riche et qui passait avec raison pour un des grands collectionneurs d'objets d'Extrême-Orient. Ses collections, qu'il avait ramenées pièce par pièce de ses nombreux voyages aux Indes, au Tibet et en Chine, étaient parmi les plus complètes au monde à l'époque. Je me souviens bien de cet oncle qui, quand j'étais petit, me contait souvent des anecdotes sur ses voyages et les trésors qu'il en avait rapportés. Parmi ces trophées, il y avait un vase chinois en terre cuite vernissée auquel il attachait un grand prix et dont il me relata la légende. Ce vase avait appartenu, il y a très longtemps, à un célèbre artificier de Pékin. Cet artificier avait découvert un explosif dont la puissance l'épouvanta, à tel point qu'il décida d'enterrer cette découverte. Il ne put cependant se résoudre à la savoir perdue à jamais et, à l'aide d'une pointe de métal, il en grava la formule, sous une forme cryptographique, à l'intérieur du vase dont il vient d'être parlé. Mon oncle me montra la gravure en question, suite de signes cabalistiques auxquels il eût été bien difficile de donner une signification. Plus tard, alors que j'étais à l'Université, mon oncle mourut et, pour sortir d'indivision, ses héritiers, dont mes parents, vendirent ses collections, qui furent réparties entre divers grands musées mondiaux. Voilà une dizaine d'années, parmi de vieux papiers ayant appartenu à Athanase Joliette, je retrouvai un mémoire sur le vase, mémoire qu'accompagnait une copie de la formule mystérieuse.

» De nouvelles années s'écoulèrent, et je ne pensais plus à cette formule quand, un jour, par hasard, je retombai sur le mémoire. Je me pris alors au jeu et, la curiosité aidant, j'entrepris de mettre le cryptogramme en clair, simplement pour vaincre une difficulté, comme l'on tente de résoudre un rébus ou des mots croisés. Ce ne fut pas facile, mais je m'entêtai. Heureusement, je possédais des rudiments de langue chinoise, et cela me facilita la besogne. Bref, je mis trente-trois mois exactement pour venir à bout de ce casse-tête. Voilà pourquoi j'appelai cette formule du nom d'X33.

» En possession du secret de l'explosif, je décidai de l'expérimenter en en fabriquant une infime quantité que je fis exploser, en m'entourant de toutes les précautions d'usage, dans une région déserte du Massif Central. Je fis alors une constatation qui m'épouvanta : l'explosif en question était, à masses presque égales, aussi puissant que la bombe A, avec cette différence que, n'étant pas d'origine atomique, il ne produisait aucune retombée radioactive.

Aussitôt, j'entrevis avec terreur l'avantage qu'il y aurait pour une nation belliqueuse de posséder un tel secret. En effet, si les grandes puissances hésitent à déclencher une guerre nucléaire, c'est justement à cause de la radioactivité qui rendrait inhabitables pour de nombreuses années les régions atteintes. Avec l'X33, rien de pareil. Les bombes produiraient certes des dégâts aussi importants que la bombe A, mais sans entraîner de radioactivité d'aucune sorte. Le pays vaincu une fois occupé, il suffirait d'en relever les ruines, sans que les soldats vainqueurs ne courent le moindre danger d'être atteints par des radiations inexistantes. En un mot, la possession par une puissance de proie, de la formule X33 rendrait à nouveau la guerre possible, en supposant qu'elle ait jamais cessé de l'être.

» Vous comprenez, messieurs, continua le professeur Joliette, qu'une telle découverte ne me laissa pas indifférent. Immédiatement, j'éprouvai les mêmes sentiments que ceux qui avaient assailli jadis l'artificier de Pékin : il ne fallait pas que X33 fut mis à portée de l'Humanité. Tout comme l'artificier de Pékin également, j'éprouvai un scrupule à vouer définitivement à l'oubli ce qui m'avait coûté tant d'heures de recherches. Je confiai donc le secret de l'explosif à une encre sympathique avec laquelle je transcrivis la formule en un nouveau langage cryptographique, dont je possédais seul la clef, dans un exemplaire de mon *Traité de Physique Élémentaire*. De cette façon, cette découverte, que je pouvais considérer un peu comme mienne, demeurerait attachée à mon nom.

» Il fallut attendre ce jour pour que je me mette à regretter cette imprudence. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, les exemplaires de presse du *Traité* m'encombraient, et je donnai l'ordre à Aglaé de les vendre. J'avais déposé la pile de livres en question sur le coin de mon bureau, non loin de l'exemplaire annoté à l'encre sympathique et que, par un malencontreux hasard, j'avais dû consulter la veille... La suite, vous la connaissez ou, du moins, vous la connaissez en partie... En effet, ce midi, alors qu'Aglaé, revenue d'avoir fait ses courses en ville, était seule dans la maison, plusieurs hommes y pénétrèrent de force et, la terrorisant, s'introduisirent dans ma bibliothèque pour y chercher mon exemplaire personnel du *Traité de Physique Élémentaire*. Ne le trouvant pas, ils questionnèrent ma pauvre servante qui, affolée, leur révéla sa visite du matin à la librairie *Tous les Livres*...

» À présent, vous savez tout, messieurs... Vous savez aussi quel danger pèse sur l'Humanité, et vous devez comprendre qu'il faut au plus vite retrouver les scélérats qui, en s'emparant du lot de livres, sont entrés en même temps en possession de la terrible formule...

Bob Morane, Bill Ballantine et le commissaire Ferret échangèrent des regards lourds d'inquiétude. Finalement, le policier eut un geste d'insouciance.

— Cela ne presse pas tellement, professeur, puisque vous avez mis la formule en un langage cryptographique dont vous seul possédez le secret. Et il y a aussi l'encre sympathique.

— Le révélateur sera vite trouvé, fit remarquer Morane. En outre, quand la formule sera entre les mains des services de déchiffrement du pays qui s'intéresse à X33, la clef sera rapidement découverte. Avec les moyens dont disposent aujourd'hui les services secrets, ce ne sera pas long...

— Vous avez raison, comme toujours, commandant Morane, reconnu le policier. Mais comment retrouver le livre en question, puisqu'il a été volé avec les autres ?

— Ce n'est pas sûr, fit encore Morane. N'oubliez pas que plusieurs exemplaires du *Traité* ont été vendus avant que le hold-up n'ait lieu. Peut-être celui annoté par le professeur se trouve-t-il parmi ceux-là. Le fait que les bandits aient pensé à s'emparer des fiches de vente, à la librairie, prouve leur intention de s'approprier également les exemplaires manquants... Ce qu'il faudrait, c'est arriver avant eux... s'il en est temps encore, naturellement...

Le commissaire Ferret sursauta.

— C'est encore une fois vous qui êtes dans le vrai, commandant Morane, lança-t-il.

Sans demander l'autorisation à leur hôte, le policier décrocha le téléphone posé sur la table et forma sur le cadran le numéro de la librairie *Tous les Livres*. Quelques instants plus tard, il avait Bernard Phillipe au bout du fil. Comme le temps pressait, il ne s'encombra pas de préambules, et il demanda aussitôt :

— Pourriez-vous me faire connaître le nom des étudiants qui, cet après-midi, se sont rendus acquéreurs de plusieurs exemplaires du *Traité de Physique Élémentaire* du professeur Joliette, monsieur Phillipe ?

—

— Je sais que les fiches ont disparu, mais il doit y avoir un autre moyen de retrouver la trace de ces acheteurs... Peut-être un de vos employés se souvient-il des noms et des adresses, ou existe-t-il des bordereaux, que sais-je... Il est indispensable que j'obtienne ces

renseignements dans le plus bref délai car, réellement, comme le professeur nous l'a dit tantôt, il s'agit d'une question de vie ou de mort.

—

— Je sais, monsieur Phillipe, que vous mettrez tout en œuvre pour nous aider, et je vous en remercie d'avance. J'attends chez le professeur que vous me rappeliez et, encore une fois, je vous demande de faire vite...

Ferret raccrocha, puis il regarda Joliette droit dans les yeux et dit :

— Ce que je ne comprends pas, professeur, c'est comment les hommes qui sont venus, en votre absence, surprendre votre servante, et qui sont probablement les mêmes que ceux qui ont attaqué la librairie, avaient connaissance du fait que vous aviez consigné la formule X33 dans votre exemplaire du Traité de Physique...

— Je pense pouvoir fournir une explication à cela, monsieur le commissaire, fit le savant. Comme vous ne l'ignorez pas, un homme reste un homme, avec ses faiblesses, si intelligent fût-il. Ainsi, il est parfois difficile de porter seul un secret, et l'on éprouve le besoin de se confier à quelqu'un. C'est ainsi qu'il y a peu de temps, je parlai de ma découverte à un de mes collègues de l'Institut, en lui révélant jusqu'à l'endroit où j'avais consigné mon cryptogramme. Cet homme était un ami très cher et avait toute ma confiance. Pourtant...

Le physicien hésita.

— Son nom ? interrogea Ferret.

— Vous avez certainement entendu parler de lui. Il s'agissait du professeur Favrot...

— C'est bien d'Elias Favrot que vous voulez parler, fit Morane, qui avait sursauté violemment, comme sous l'action d'un courant électrique, de ce savant atomiste qui, voilà quelques semaines, est passé à l'étranger avec armes et bagages ?...

— Je vous ferai remarquer, dit avec sévérité le professeur Joliette, que l'on ne sait pas encore avec précision, à l'heure actuelle, si Favrot est parti de sa propre volonté ou si, au contraire, il a été kidnappé.

— Dans les deux cas, cela revient au même, constata Morane. Que Favrot ait révélé volontairement l'existence de la formule X33 ou qu'on lui en ait arraché le secret, soit par la torture, soit par la

persuasion psychologique, le résultat est identique : une puissance étrangère, dont nous avons tout à redouter, s'est emparée de la formule, ou cherche à s'en emparer. Là est le drame...

Au fond de lui-même, Bob croyait plutôt à la culpabilité de Favrot dans toute cette affaire. En effet, comment les chefs de la puissance étrangère en question auraient-ils pu avoir connaissance de l'existence de la formule si le savant transfuge ne leur en avait parlé de son propre gré ?

— D'autant plus, avait enchaîné Ferret sur les paroles de Morane, que nos adversaires ne manquent pas d'audace et qu'ils doivent disposer de moyens redoutables. Ainsi, ce midi, profitant de votre absence, ils s'introduisent chez vous, pour apprendre que l'exemplaire du *Traité de Physique Élémentaire*, contenant la formule, se trouve à présent dans les rayons de la librairie *Tous les Livres*. Que font-ils alors ?... Ils organisent, au pied levé, le hold-up le mieux réussi qu'il m'ait été donné de voir au cours de ma carrière... Il est probable que l'un ou l'autre des employés de la librairie ait été soudoyé et grassement payé. Que va-t-il se passer si les voleurs ne trouvent pas dans le lot le livre qu'ils cherchent ? Ils iront le prendre là où il se trouve : chez l'un des acheteurs de cet après-midi... Voilà pourquoi il est urgent que M. Phillipe nous fournisse les renseignements demandés...

Comme répondant au souhait du policier, le téléphone sonna. Ferret décrocha aussitôt et demanda :

— C'est vous, monsieur Phillipe ?... On peut dire que vous avez fait diligence... Avez-vous des renseignements ?

—

— Attendez que je prenne note...

Le policier tira de sa poche un stylo et un bloc-notes et, calant le combiné entre son épaule et son oreille, il se mit à écrire, en répétant à haute voix :

— Grégoire Lié, 122, rue Réaumur... Edith Lambert, 60, rue Lepic... Alexis de la Rivière, Institut International de Neuilly...

Quand Ferret eut noté, il dit simplement :

— Merci, monsieur Phillipe... Nous vous tiendrons au courant...

Il raccrocha et, s'adressant directement à Morane, déclara :

— Trois livres ont été vendus... J'ai ici les adresses...

— Nous avons entendu, fit Bob. Je connais même une de ces adresses : l'Institut International de Neuilly. Jadis, j'ai rencontré son directeur, un certain Gaétan Dessaurmur...^[2] Si vous voulez, Bill et moi pouvons aller jeter un coup d'œil de ce côté...

— J'accepte votre offre, commandant Morane, dit Ferret, car le temps presse et je sais ce que vous valez, votre ami et vous. En attendant que l'alerte générale soit donnée, je vais m'occuper avec mes hommes des deux autres adresses...

Se tournant vers le professeur Joliette, le policier continua :

— Y a-t-il un moyen, professeur, de distinguer votre exemplaire du *Traité de Physique* des autres ?

Le savant eut un signe de tête affirmatif.

— Oui, dit-il, car mon ex-libris se trouve sur la page de garde...

— Voilà certes un renseignement précieux, conclut Morane. Précieux pour nous, mais aussi pour les voleurs... Que faut-il faire si nous mettons la main sur ce livre, commissaire ? Le détruire ?

Ferret hésita, puis il dit, comme à regret :

— Le détruire ?... Surtout pas... C'est une pièce à conviction, et vous n'ignorez pas que, pour nous, hommes de justice, c'est là chose sacrée...

Chapitre IV

— Commandant, nous avons oublié quelque chose !...

Bob Morane, qui courait en direction de sa Jaguar stationnée de l'autre côté de la rue, face à la maison du professeur Joliette, s'arrêta pile et se tourna vers Ballantine qui venait sur ses talons.

— Que veux-tu dire par « nous avons oublié quelque chose », Bill ?

— Le professeur Clairembart devait venir passer la soirée chez vous, et l'heure approche. Il va être à la porte...

Morane eut un geste de contrariété.

— C'est vrai, Bill... J'avais complètement oublié. Avec ces événements...

Il jeta un coup d'œil à sa montre-bracelet, pour continuer :

— Et tu as raison, l'heure approche... Nous pourrions peut-être téléphoner au professeur de remettre sa visite...

— Il doit déjà être parti de chez lui... Vous connaissez sa ponctualité...

Le visage de Morane se renfroga davantage encore puis, soudain, il s'éclaira.

— Mme Durant, ma brave concierge, connaît bien le professeur. Elle lui ouvrira la porte de l'appartement et il pourra nous attendre en mettant à mal ma bouteille de xérès...

— Vous oubliez, commandant, fit encore remarquer l'Écossais, que c'est justement le jour de sortie de M^{me} Durant, et qu'elle doit être dans sa famille, en banlieue, d'où elle ne reviendra sans doute que fort tard...

À nouveau, le visage de Bob se renfroga et il se passa la main droite dans ses cheveux coupés en brosse, ce qui chez lui était un signe de perplexité, voire de mécontentement.

— Diable, Bill, tu as raison, fit-il. On ne peut quand même pas laisser le professeur à la rue. Impossible d'autre part de laisser tomber l'Institut International de Neuilly. Le risque serait trop grand... Et

puis, nous avons promis au commissaire Ferret, qui s'en est déjà allé avec ses hommes...

Morane demeura un instant songeur, puis il se frappa le front.

— Mais c'est simple ! s'exclama-t-il. Tu files quai Voltaire intercepter le professeur Clairembart. Là, vous m'attendez tous deux pendant que je règle ma petite affaire à l'Institut International. Le temps de récupérer l'exemplaire du *Traité de Physique Élémentaire*, et je rapplique dare-dare...

— Cela pourrait ne pas être aussi facile que vous l'espérez, commandant, et j'aimerais vous accompagner. Peut-être ne serons-nous pas trop de deux pour...

— Ta, ta, ta, interrompt Morane. Tu vois toujours les choses en noir. Et puis, je suis bien assez grand pour me débrouiller tout seul...

— Je sais, commandant, mais...

— Il n'y a pas de mais... Tu prends la Jag et tu files quai Voltaire. Moi, je vais héler ce taxi qui arrive...

Djà, Bob s'était détourné. De la main, il fit signe au taxi qui s'arrêta. Morane monta à bord et Bill l'entendit donner au chauffeur l'adresse de l'Institut International de Neuilly. La voiture démarra et Bill la suivit des yeux, jusqu'à ce que ses feux de position se fussent fondus dans la nuit.

L'Écossais haussa les épaules et sourit.

— Rien à faire avec ce sacré commandant Morane, murmura-t-il. La tête dure comme le porphyre... Tout compte fait cependant, il a raison : nous ne pouvons faire faux bond à notre vieil ami Aristide Clairembart. Et puis, si j'ai bonne mémoire, le commandant a chez lui un de ces petits whiskies à faire sortir de l'eau le monstre du Loch Ness lui-même...

Se passant la langue sur les lèvres et se sentant soudain la gorge sèche, le géant s'enfourna dans la Jaguar et démarra, dans un vrombissement digne des vingt-quatre Heures du Mans, en direction de la Seine.

Le taxi ayant Morane à son bord s'était, de son côté, engagé à travers les allées carrossables du bois de Boulogne, en direction de Neuilly. La soirée s'avancait ; il y avait assez peu de circulation dans cette zone excentrique de la capitale, et il fallut une dizaine de minutes seulement pour arriver à destination.

L'Institut International de Neuilly avait son siège dans une grosse

villa, d'aspect cossu, située au centre d'un vaste jardin, presque un parc. Le taxi s'arrêta devant la grille et Bob mit pied à terre.

— Pouvez-vous m'attendre ? fit-il à l'adresse du chauffeur. J'en ai pour un quart d'heure au maximum et je serai généreux question pourboire...

— D'accord, patron, répondit le taximan. De toute façon, c'est l'heure creuse et, puisque vous me semblez plein de bonnes intentions, autant vous qu'un autre...

Se détournant, Bob franchit la grille, qui était ouverte, et s'avança dans le parc, longeant une large allée de gravier rouge menant à la maison. Arrivé à la porte de celle-ci, il tira sur une poignée de bronze fixée au chambranle, ce qui, à l'intérieur, déclencha une sonnerie. Un domestique vint ouvrir et demanda :

— Que désirez-vous ?

— Parler à M. Gaétan Dessaurmur, répondit Morane.

— Il est tard déjà, et je crains que monsieur le directeur ne puisse...

— Il me recevra, fit Bob avec assurance. Dites-lui simplement que le commandant Morane veut le voir.

Sans paraître convaincu, le domestique se laissa cependant fléchir. Il introduisit Bob dans un salon d'attente meublé en style Louis XV et le pria de patienter. Quelques minutes plus tard, il revenait, plein d'obséquiosité cette fois, en disant :

— Monsieur le directeur va vous recevoir... Si vous voulez me suivre...

Le vaste bureau dans lequel Bob fut mené était, lui, garni d'un mobilier Empire, avec lequel le maître des lieux, Gaétan Dessaurmur, allait fort bien. C'était un homme d'une bonne soixantaine d'années, au teint frais et lisse et aux moustaches cirées et relevées en crocs comme celles des anciens officiers de hussards. À voir Gaétan Dessaurmur dans son cadre, on était tenté de se demander s'il n'avait pas pris part à la bataille de Waterloo, ou tout au moins s'il ne cherchait pas à le faire croire.

Dessaurmur, qui portait, comme la première fois que Bob l'avait rencontré, une robe de chambre de velours noir à brandebourgs rouges, tendit la main à son visiteur et lui désigna une chaise.

— Cela fait la deuxième fois, commandant Morane, fit Dessaurmur, que vous venez me rendre visite disons... heu... à une

heure assez tardive...

— Mais guère indue, corrigea Bob. Il est à peine neuf heures du soir...

— Certes, certes... Je suppose que vous ne venez pas, comme lors de notre précédente rencontre, me parler de l'un de mes élèves...

— À qui cela n'a pas trop mal réussi, reconnaissez-le, monsieur Dessaumur, puisque c'est un peu grâce à moi que ledit élève, Yassim Zeid, a pu reconquérir le trône de Kabbah, dont il était l'héritier légitime... Bref, tout cela pour vous dire que, effectivement, je suis encore ici pour vous parler d'un de vos élèves, un certain Alexis de La Rivière...

— Un de mes bons élèves, glissa Dessaumur... Grande famille de Touraine... Très riche...

L'Institut International de Neuilly était un luxueux collège privé où des jeunes gens, venus de France et de tous les coins du monde, recevaient une éducation soignée... et fort onéreuse. Son directeur en tirait une grande vanité et Morane, qui ne l'ignorait pas, ne s'étonna pas des commentaires qui venaient d'être faits.

— J'espère, continuait Dessaumur, que le jeune Alexis n'a rien fait qui puisse...

— Rassurez-vous, interrompit Morane. Le seul tort qu'a eu votre élève fut d'acheter, cet après-midi, un exemplaire du *Traité de Physique Élémentaire* du professeur Joliette...

Gaétan Dessaumur regarda son interlocuteur avec une soudaine sévérité, comme s'il le soupçonnait de moquerie.

— Ah ! ça, commandant Morane, est-ce que ?...

— Je suis on ne peut plus sérieux, monsieur Dessaumur, fit Bob.

Rapidement, il mit son hôte au courant des événements des heures précédentes, mais sans entrer dans les détails, sans parler de la formule X33. Pourtant, quand il eut terminé, Dessaumur semblait persuadé de la nécessité qu'il y avait, pour la police, de rentrer au plus vite en possession de tous les exemplaires du *Traité* vendus le matin même à la librairie *Tous les Livres* par la servante du professeur Joliette.

— J'aimerais pouvoir vous remettre dès à présent l'exemplaire que vous êtes venu chercher, commandant Morane, assura-t-il. Pourtant, comme c'est la coutume ici, il doit être enfermé dans le placard personnel de de La Rivière. Or, ce dernier est en ville, où il

assiste à une représentation théâtrale, et il m'est impossible pour l'instant...

— Je comprends cela, dit Morane. Il est indispensable que ce livre ne tombe pas aux mains de ceux qui pourraient le convoiter. Je crois que le plus simple serait de faire surveiller cette maison par la police, tout au moins jusqu'au retour de votre élève... Permettez-vous que je me serve du téléphone ?

Mais Bob n'eut pas le temps d'atteindre le poste posé sur la table de travail, à un mètre de lui à peine. Tout près, dans la villa, un cri d'alarme avait retenti.

Un cri d'alarme, mais aussi d'effroi...

*

* *

Comme mus par un même ressort, Bob Morane et Gaétan Dessaumur s'étaient dressés. Durant quelques instants, ils demeurèrent impavides, puis ils se tournèrent l'un vers l'autre, les yeux emplis d'une même interrogation.

— Qu'est-ce que c'était ? fit Dessaumur. Croyez-vous que ?...

Bob ne répondit pas, mais il eut mis la main au feu que, comme le pensait son hôte, ce cri avait quelque chose à voir avec le motif de sa visite à l'Institut International. La suite des événements devait d'ailleurs venir mettre fin à toute incertitude, car le domestique qui, tantôt, avait introduit Morane, pénétra dans le bureau sans même frapper à la porte. Il paraissait en proie à une grande animation et il parla d'une voix entrecoupée, en s'adressant à Dessaumur.

— Dans la salle d'étude... monsieur le directeur... On a fracturé une armoire... Quand je suis entré, j'ai vu un livre en sortir tout seul... puis disparaître. J'ai voulu m'interposer, mais on m'a bousculé... frappé, sans que j'aperçoive quelqu'un... Personne...

— Sans que vous n'aperceviez personne ? fit Dessaumur. Ah ! ça, Hubert, ou bien vous n'aviez pas allumé la lumière, ou bien vous aviez bu...

Le domestique parut profondément touché par cette remarque qu'il devait considérer comme injuste, car il se redressa, dans l'attitude même de l'honnêteté offensée, pour protester :

— J'avais allumé, monsieur le directeur... Et vous savez bien que je ne bois jamais...

— Alors, vous aurez été victime d'une illusion, insista Gaétan Dessaumur...

Victime d'une illusion... Bob Morane n'en était pas si sûr, car il se souvenait de cette lumière qui, à la librairie *Tous les Livres*, se promenait toute seule. Tout le monde ne pouvait quand même pas être victime de son imagination !

Le domestique n'eut de toute façon pas le loisir de se récrier une seconde fois, car il y eut un bruit de course dans le couloir, puis une porte claqua violemment.

— C'est la porte d'entrée ! cria le domestique. Notre voleur fuit !

Déjà, Morane avait bondi. Il écarta Hubert et fit irruption dans le corridor, qu'il longea à toute allure en direction de la porte donnant sur le jardin. Il l'ouvrit en grand et, tout de suite, au milieu de l'allée, à mi-chemin entre la maison et la grille, il vit, trouant les ténèbres quasi totales du parc, *la lumière qui se promenait toute seule*. Elle se trouvait à un bon mètre du sol et se déplaçait à belle allure en direction de la grille ouverte. Réellement, on avait l'impression que personne ne tenait la lampe dont elle était issue.

Sans perdre de temps à chercher une explication à ce prodige, Bob s'était propulsé en avant, courant de toute la vitesse dont il était capable le long de l'allée. Il atteignit la grille alors que la lumière mystérieuse s'était déjà engagée sur la chaussée. Bob atteignit le trottoir d'en face presque en même temps qu'elle, mais alors elle s'éteignit soudain, comme vaincue par la clarté des suspensions électriques. Alors, Morane n'eut plus rien devant lui, à part le bruit des pas d'un coureur qui, tout près, martelaient les pavés. *Mais le coureur lui-même, où était-il ?*

Morane comprit que, s'il voulait se rendre maître du fuyard – puisque fuyard il y avait –, il lui fallait agir vite. À l'aveuglette, il plongea en avant, les bras ouverts, à la façon d'un joueur de rugby qui veut plaquer un adversaire au sol. Là où, selon toute apparence, il n'y avait rien que le vide, son épaule toucha quelque chose de solide et ses bras se refermèrent automatiquement autour de ce qui lui sembla être des cuisses humaines. Il tomba, entraînant dans sa chute un corps invisible. Un genou, invisible également, le frappa au visage et le rejeta en arrière. Il se redressa et, du poing, cogna au hasard. Il rencontra une surface molle et entendit un cri de douleur. Il redoubla, toujours au jugé, mais finit par prendre lui-même un terrible coup à la

mâchoire qui le projeta sur le sol. Désespérément il se redressa et bourra l'air, devant lui, de gauches droites sauvages, dont plusieurs portèrent. Il frappa encore, aussi largement que possible, un peu à la façon d'un moulin à vent puisque, de toute façon, il lui eût été bien difficile d'ajuster ses coups.

La tactique de Bob devait porter ses fruits, car un bruit de course lui apprit que le fantôme, durement touché sans doute, rompait le combat. Comprenant qu'il eût été inutile de le poursuivre encore, Morane demeura sur place. C'est alors qu'il aperçut, à ses pieds, un livre qui, au cours de la lutte sans doute, avait chu sur le pavé. Il le ramassa et en lut le titre : c'était un exemplaire du *Traité de Physique Élémentaire* du professeur Joliette.

Devant cette découverte, le cœur de Morane se mit à battre à tout rompre. Rapidement, il ouvrit le livre à la page du faux titre, pour y découvrir ces simples mots écrits à l'encre, d'une écriture tarabiscotée : *Ex-Libris : Achille Joliette*.

Cette fois, Bob ne douta plus : le voleur invisible avait mis la main sur le bon exemplaire – celui qui contenait la formule écrite à l'encre sympathique –, mais il l'avait perdu pendant le combat. Et, soudain, Morane comprit que, si l'énigmatique personnage s'en apercevait, il reviendrait vers lui, silencieusement, pour lui porter quelque coup mortel et lui reprendre le *Traité*. Peut-être même était-il déjà là, tout près, s'apprêtant à frapper. Et Bob ne savait même pas d'où pourrait venir l'attaque. De gauche ?... De droite ?... De devant ?... De derrière ? Il tournait lentement sur lui-même pour se défendre malgré tout. Une sueur froide lui coula dans le dos, et il se rendit compte alors qu'il avait peur. Peur de quoi ?... Peur de qui ?... Il ne le savait pas avec précision, et cela rendait la situation plus terrible encore...

Et, tout à coup, Morane eut l'impression d'une présence à ses côtés. Cependant, il ne voyait personne. Seuls, au loin, quelques passants, et des voitures qui filaient, rapides, sur la chaussée. Pourtant, quelqu'un était là, tout près, Bob le devinait. Il percevait même le bruit d'une respiration. Mais allez situer avec précision un tel bruit quand vous n'apercevez pas l'être qui respire, surtout en plein air ?... Soudain, il vit : une brume légère, devant lui, à un mètre à peine de son visage. En un éclair, il comprit qu'il s'agissait là de la condensation d'une haleine. Instinctivement, il bondit en arrière, juste à temps pour éviter la lame d'un poignard, jaillie du néant, qui visait sa gorge... À ce moment, une voix, derrière lui, demanda :

— Alors, cette course, patron ?

Au jugé, Bob lança le pied droit en avant et toucha quelque chose de mou, un ventre sans doute. Le poignard chut sur le pavé avec un bruit métallique.

Sans attendre davantage, Morane s'engouffra dans le taxi, qui démarra aussitôt.

Chapitre V

— Où c'est-y que j'veous conduis, patron ? Chez les dingues ?

C'était le chauffeur qui, ayant légèrement tourné la tête, tout en continuant à surveiller la chaussée du coin de l'œil, venait de poser cette question. Comme Bob ne répondait pas, il continua :

— J'veous attendais devant la grille, comme convenu, quand je vous ai vu soudain passer, en courant comme un dératé, devant ma cage. Puis, sur l'trottoir d'en face, vous avez fait votre petit numéro et je me suis dit : « Voilà un particulier qu'à sérieusement besoin de se faire soigner... Vais voir si j'peux l'aider, surtout qu'il a à m'payer l'prix d'la course... » Alors, j'ai viré en épingle à cheveux, et v'là... Est-ce que vous vous sentez bien ?

Bob Morane hocha la tête affirmativement et répondit sur un ton mi-figue, mi-raisin :

— Très bien... Merci... Et vous ?

— Oh ! moi, patron, ça boume, bien sûr... Mais vous, là, tout de suite, vous donniez l'impression d'un gars qu'avait pris un sérieux coup sur la cafetière. L'plus beau cadeau qu'on aurait pu vous faire, c'était une camisole de force...

— Je sais, dit Morane. Depuis que je suis tombé sur la tête, dans mon enfance, cela me prend de temps en temps... Mais rassurez-vous, cela passe vite... Je me sens à nouveau frais comme une rose...

— Ouais... fit le chauffeur, qui n'en paraissait pas plus convaincu que cela.

Et, immédiatement, il enchaîna :

— Alors, je vous conduis où ?

— Laissez tomber les « dingues », comme vous dites, répondit Morane, et menez-moi plutôt quai Voltaire...

Tandis que le taxi continuait sa route, Bob se rendit compte que, pendant tout ce temps, il avait gardé à la main l'exemplaire du *Traité de Physique Élémentaire*. Il le feuilleta rapidement mais sans, bien entendu, découvrir la formule X33, puisque cette dernière était écrite à l'encre sympathique, et qu'il faisait trop sombre dans la voiture pour

pouvoir repérer l'endroit. Pour cela, il aurait fallu une forte lumière frisante, et encore...

Pourtant, l'ex-libris du professeur Joliette ne laissait place au moindre doute : Bob tenait bien le bon exemplaire.

« Je regarderai cela à la maison, en compagnie de Bill et du professeur Clairembart. De là, j'essayerai de contacter au plus vite le commissaire Ferret. »

Et, malgré lui, Bob ne pouvait s'empêcher de songer aux événements ayant précédé le moment où le hasard lui avait permis de récupérer le *Traité*. Quel était ce mystérieux adversaire qu'il lui avait fallu combattre, – le même sans doute qui s'était manifesté dans la soirée à la librairie *Tous les Livres* ? Un homme invisible dans le genre de celui imaginé par le célèbre écrivain anglais H. G. Wells ? Tout d'abord, Morane fut tenté de le croire mais, en y réfléchissant bien, différentes choses ne collaient pas. En effet, si quelqu'un – le voleur en l'occurrence – avait réussi à se rendre invisible en absorbant une drogue quelconque, comme le héros de Wells, il aurait dû se promener nu, car ses vêtements, eux, auraient été visibles. Or, Bob se souvenait avoir, au cours de son étrange combat, tâté de l'étoffe, donc des habits. En plus, l'invisibilité ne pouvait être obtenue qu'en rendant l'organisme humain tout à fait transparent, donc en supprimant totalement le phénomène de réfraction. Par le fait même, la rétine, sur laquelle se projette l'image visuelle, et qui est normalement opaque, deviendrait transparente elle aussi et laisserait passer les rayons lumineux, ce qui entraînerait automatiquement la cécité du sujet. Bref, l'homme invisible serait aveugle. Pourtant, l'adversaire de Bob voyait, et cela de toute évidence. Les coups qu'il portait étaient précis et, quand il avait tiré son couteau – visible lui –, il avait visé exactement la gorge de Morane.

« Donc, songea Bob, si mon antagoniste voyait, il ne pouvait être lui-même invisible. Pourtant, en aucun moment je n'ai pu l'apercevoir – le toucher, oui, mais pas l'apercevoir – et je ne suis pas aveugle, moi... Je serais presque tenté de croire que j'ai eu affaire à un fantôme, mais je n'aurais pu alors le toucher. Donc je tourne en rond, je suis en pleine histoire à dormir debout... Mais peut-être que, dans quelques minutes, le professeur Clairembart m'aidera à lever une partie du voile, car l'archéologie, c'est bien connu, mène à tout... »

Après avoir franchi la Porte Maillot, le taxi filait maintenant le long de l'avenue de la Grande Armée. Il contourna l'Étoile et s'engagea dans les Champs-Élysées, roulant en direction de la place de

la Concorde.

Instinctivement, Morane caressait de la main la couverture du *Traité de Physique Élémentaire*, songeant avec effarement que ce livre, en apparence inoffensif, présentait un grand danger pour la paix, qui ne pourrait qu'être gravement compromise s'il tombait jamais entre des mains criminelles, comme cela avait failli être.

« Heureusement que je continue à avoir la baraka, pensa Bob, et que je n'ai pas mon pareil pour parler aux fantômes... »

Comme la circulation n'était pas trop intense à cette heure où les noctambules étaient encore enfermés dans les restaurants, les cinémas et les théâtres, le taxi pouvait avancer rapidement. Il atteignit la Concorde, vira à droite et s'engagea le long du quai des Tuileries. Bob se pencha en avant et s'adressa au chauffeur.

— Vous tournerez au pont du Carrousel et me déposerez à la jonction du quai Voltaire et du quai Malaquais. Cela vous fera éviter les « sens interdits »...

Le taximan porta un doigt à la visière de sa casquette.

— Compris, patron ! fit-il. Pas à dire, mais j'ai l'impression que vous êtes tout à fait remis maintenant...

— Je vous l'avais dit... La crise ne dure jamais bien longtemps...

Le taxi arriva à hauteur du pont du Carrousel mais, comme il allait tourner à droite pour s'y engager, quelque chose se passa. Une DS noire, surgissant à sa gauche, la força à appuyer vers la bordure du trottoir pour, ensuite, par une manœuvre en queue de poisson, se mettre en travers et l'obliger à stopper.

Depuis que Bob Morane roulait sa bosse aux quatre coins du monde, combattant les pires forbans, il avait appris ce que signifiait une telle façon de faire. Aussi eut-il soin de devancer les événements. Rapidement, il glissa le *Traité de Physique Élémentaire* dans la poche de son manteau, ouvrit la porte du taxi et sauta à terre. Deux hommes, jaillis de la DS, se précipitèrent sur lui, mais il en évita un, qui alla s'écraser contre le taxi, et passa la jambe au second, qui s'écroula lourdement sur le sol.

Enchaînant immédiatement sur sa dernière action, Morane se mit à courir en direction de la rive gauche, ne pensant qu'à une chose : gagner au plus vite son appartement et s'y verrouiller en compagnie de ses amis. Mais il était dit cependant que ce plan ne devait pas se réaliser. En effet, à peine Bob s'était-il engagé sur le pont qu'il aperçut

une demi-douzaine d'individus venant à sa rencontre, dans l'indubitable intention de lui barrer le passage.

Aussitôt, Morane fit bifurquer sa course. Renonçant à franchir le pont, il traversa la chaussée à toute allure entre les véhicules et se mit à galoper le long du quai du Louvre. Son intention était d'atteindre le Pont des Arts, de le franchir pour gagner la rive gauche et se perdre dans ses ruelles, qu'il connaissait comme sa poche.

Bob courait telle une antilope, mais derrière lui il entendait les pas pressés de ses poursuivants, qui filaient bon train eux aussi. Et une terrible idée empoigna soudain Morane. S'il ne réussissait pas à distancer ses adversaires, le livre qu'il avait en poche, et par conséquent la formule X33, tomberait entre leurs mains, avec tout ce que cela comportait de menaces pour le futur.

— Il faut que je me débarrasse du livre au plus vite, murmura Morane tout en continuant à courir.

Se débarrasser du livre ?... Bien sûr... Mais comment ? S'il le jetait par-dessus le parapet, son geste serait aperçu par ses poursuivants qui n'auraient plus qu'à aller à sa recherche sur le chemin de halage. Ce qu'il fallait, c'était cacher le *Traité*... Le tout était de savoir où...

Filant toujours à toute vitesse, Bob avait atteint le Pont des Arts, endroit où, sur la rive droite, commençait l'alignement des boîtes à livres. Et, alors, le fuyard eut une inspiration.

— Les boîtes à livres, murmura-t-il.

Il avait tiré le *Traité de Physique Élémentaire* de sa poche, de telle façon que ses poursuivants ne puissent se rendre compte de son geste. En quelques enjambées, il dépassa le pont au lieu de s'y engager. Enfin, il s'arrêta, haletant comme une machine pneumatique, alors qu'il se sentait toujours en pleine forme, bref jouant la comédie de l'essoufflement. Comme s'il s'apprêtait à se défendre, incapable de courir encore, il s'adossa à la première boîte de bouquiniste, sous laquelle, les mains derrière le dos, il se mit en devoir de glisser le *Traité*. À cause des arbres, cette partie des quais était assez mal éclairée et les poursuivants qui se trouvaient encore à une vingtaine de mètres, ne pouvaient apercevoir nettement ce que Bob faisait.

Le livre glissa sous la boîte alors que l'ennemi était tout près. Alors, Bob bondit à nouveau, pivota sur lui-même et, dans un démarrage foudroyant, s'engagea sur le pont.

« S'agit maintenant de regagner mon avance perdue, songea-t-il.

Si je réussis à gagner la rive gauche sans être rejoint, tout ira bien. À travers les rues, je m'arrangerai bien pour que l'on perde ma trace... »

Il sut bientôt que cet espoir était vain car, comme il arrivait au milieu du Pont des Arts, il aperçut six autres individus qui, déployés sur une ligne pour lui barrer la route, venaient vers lui. Derrière, les autres approchaient, occupant eux aussi toute la largeur du pont.

Alors, Bob Morane comprit qu'il était pris entre deux feux...

*

* *

« Décidément, songeait Morane avec amertume, je me suis laissé prendre au piège. La DS suivait mon taxi depuis Neuilly. Quant à ces chenapans, ils m'attendaient ici, pour m'empêcher de rentrer chez moi... »

Devant, derrière, les bandits ne couraient plus maintenant. Sûrs d'attraper celui qu'ils poursuivaient, ils venaient à présent à pas comptés, comme des capteurs s'avancant vers un fauve qu'ils veulent emprisonner dans leurs filets.

« Pas si vite, songea Morane en souriant. Je ne me laisse pas prendre comme un vulgaire moineau. Si nous étions en plein hiver, je ne dis pas mais, en cette saison, on peut encore risquer un petit bain sans trop de danger... »

Rapidement, il se dépouilla de son manteau, et les bandits durent comprendre son dessein, car ils se précipitèrent tous ensemble dans sa direction. Trop tard cependant !... Au moment où ils allaient atteindre Bob, celui-ci bondit comme s'il avait été monté sur ressorts, passa par-dessus le garde-fou du pont et piqua une tête vers l'eau noire dans laquelle, en longues lignes jaunes et rouges, se reflétaient les lumières riveraines.

L'eau était plus froide que Bob ne le pensait, mais il en avait vu d'autres et, après avoir nagé durant un moment sous la surface, il émergea et se mit à tirer sa coupe en diagonale vers le quai de Conti. Son but était d'atteindre l'endroit où se trouvaient amarrés les bateaux-pompes. En se glissant le long de leurs coques, il pourrait prendre pied sans être vu sur le chemin de halage et, de là, gagner les rues. Certes, il savait que ses ennemis l'attendraient sur les rives, mais dans les ténèbres quasi totales régnant à la surface de la Seine, il leur

était assurément impossible de suivre un nageur des yeux et ils ne pouvaient savoir où il accosterait. Cela pouvait être sur la rive gauche, mais aussi sur la rive droite, et cette possibilité les obligerait à diviser leurs forces. Une fois sur la berge, Morane s'arrangerait bien pour échapper aux hommes lancés à sa recherche, car il avait l'avantage sur eux de connaître les parages comme sa poche. Il pénétrerait alors dans un café, d'où il pourrait téléphoner pour appeler ses amis et la police à la rescousse.

Tout en nageant, Bob prêtait l'oreille, attentif au moindre appel pouvant venir du pont, ou de la berge, et qui le renseignerait sur les mouvements de l'ennemi. Tout ce qu'il put entendre fut une série de coups de sifflet. Cela ressemblait fort à un signal. Un signal à qui ? À quoi ?

Morane devait bientôt obtenir la réponse qu'il cherchait car, tout près, retentit la pétarade d'un moteur deux temps, et presque aussitôt le doigt lumineux d'un projecteur fouilla la surface du fleuve.

« Un canot automobile !... Ils ont pensé à tout !... »

Il se mit à nager plus vite mais, rapidement, il comprit n'avoir aucune chance d'échapper à ses poursuivants. Quand le projecteur l'eut pris dans son rond de lumière, il ne lui échappa plus. Il eut beau plonger, nager entre deux eaux aussi longtemps qu'il le pouvait, rien n'y fit. Sans cesse le doigt de lumière le retrouvait. Finalement, vaincu par l'essoufflement consécutif au froid, il dut s'avouer vaincu. Une forme allongée, celle du canot automobile, glissa contre lui. Des mains vigoureuses le saisirent et il fut hissé à bord et jeté sans douceur, mais sans brutalité non plus, sur le plancher de l'embarcation.

Aussitôt, quelqu'un lança un ordre dans une langue étrangère que Morane, s'il ne la parlait pas couramment, reconnut pourtant.

— Maintenant que nous avons capturé notre gibier, disait la voix, gagnons l'endroit du rendez-vous, où nous attend le chef. En attendant, nous allons fouiller le prisonnier...

Le canot s'était remis en marche pour, virant sur lui-même, filer à belle allure en direction de l'aval. En même temps, le rayon d'une lampe électrique se posait sur Morane, tandis que des mains expertes entreprenaient de fouiller ses poches une à une. Au bout d'un moment, la même voix que précédemment demanda, toujours dans la langue étrangère :

— Alors, vous trouvez quelque chose ?

— Rien, fit une seconde voix, dans la même langue. En tous cas

pas ce que nous cherchons...

Il y eut un moment de silence entre les forbans, puis l'un d'eux se pencha sur Morane, tandis que les autres l'obligeaient à s'asseoir. À la lueur de la lampe électrique, Bob vit une face large et grasse, surmontée d'un crâne chauve, marquée par la petite vérole, à cinquante centimètres à peine de son propre visage. Un masque porcin, aux paupières lourdes sous lesquelles brillaient de petits yeux ronds et glauques, à peine humains.

À nouveau, la première voix se fit entendre, mais en français cette fois. Un français laborieux, dont chaque syllabe faisait songer à un bruit de pieds qui se traînent sur la cendrée.

— Je voudrais savoir... où vous avez mis le livre... commandant Morane, fit l'homme aux marques de petite vérole.

« Tiens, songea Bob, ils connaissent mon nom... Tout compte fait, le contraire m'aurait fort étonné... »

Il haussa les épaules et répondit à la question par une autre question.

— De quel livre voulez-vous parler ?... J'en ai beaucoup dans ma bibliothèque...

L'homme au visage porcin devait être imperméable à cette forme d'humour, comme à toute autre forme sans doute, car ce fut sans broncher qu'il dit :

— Vous... savez bien... de quel livre je veux... parler...

— Ah ! oui ? fit Bob avec un sourire. Eh bien ! si vous croyez que je sais, vous vous trompez, mon vieux. Je n'ai pas l'habitude de me promener la nuit avec des livres en poche. Pour quoi faire ? Pour lire à la lueur des réverbères ?

— Vous aviez... un livre en poche il y a quelques minutes... Qu'en avez-vous... fait ?

— J'avais un livre en poche ? fit Bob sans se départir de son ton goguenard. Après tout, c'est bien possible... Ce que j'en ai fait ?... On peut faire un tas de choses avec un livre. Le lire, bien sûr, mais je ne m'en souviens pas... On peut aussi se servir de ses pages pour allumer sa pipe... quand on fume la pipe... Ou bien en faire des papillotes pour friser les cheveux aux crânes de billes de votre espèce, mon gros...

« Le gros en question va se fâcher, songea Morane, et toi, mon petit Bob, tu vas prendre une correction jusqu'à plus soif... »

Pourtant, si l'homme à la petite vérole semblait dépourvu de tout humour, il ne paraissait pas davantage susceptible. Au lieu de se fâcher, comme Bob s'y attendait, il se contenta de dire :

— C'est bien... commandant Morane. Si vous ne voulez pas... me parler... à moi, ce sera le chef qui... s'occupera de vous...

« Le chef, pensa Bob. Vraiment, je serais curieux de le voir, car il m'a causé pas mal d'ennuis au cours des dernières heures. Enfin, peut-être qu'avant longtemps je saurai à quoi m'en tenir sur ce fantôme invisible auquel je viens, à deux reprises, d'avoir affaire... »

Il frissonna et dit à haute voix :

— Si vous voulez tout savoir, je commence à geler et si vous ne vous arrangez pas pour me tenir au chaud, je ne saurai jamais à quoi ressemble votre chef, car je serai mort avant, d'une fluxion de poitrine.

L'homme au visage porcin lança un ordre et quelqu'un jeta une épaisse couverture de laine sur les épaules du prisonnier. Celui-ci s'en enveloppa et, presque aussitôt, se sentit mieux. Bien entendu, il eut aimé pouvoir se débarrasser de ses vêtements mouillés près d'un bon feu. Mais il ne fallait pas trop demander à la chance. Elle vous donne ce qu'elle peut vous donner... et quand elle en a envie.

Cependant, depuis longtemps, le canot avait laissé loin derrière lui le Pont des Arts, puis les suivants. Déjà, sur la gauche, se détachait le haut triangle, marqué de centaines de points lumineux, de la tour Eiffel, et la vitesse de l'embarcation ne semblait pas devoir se ralentir.

— Puis-je savoir où l'on va ? interrogea Morane. J'aime les voyages, mais cela ne me déplaît pas de connaître d'avance les pays que je vais visiter...

— La curiosité est un bien vilain défaut, commandant Morane, fit remarquer l'homme à la petite vérole. Vous saurez où nous allons... quand nous serons arrivés... Ah ! Ah ! Ah !

« Tiens, fit Bob en aparté, est-ce que je me serais trompé sur ce gros-là ? Méfions-nous... Quand on sait rire, on sait se fâcher aussi... » Il haussa les épaules et décida de prendre son mal en patience. De toute façon, on allait quelque part et, quand on était poussé par un moteur deux temps, ce quelque part ne pouvait être bien loin...

Chapitre VI

La destination du canot était un terrain vague situé au bord de la Seine, quelque part entre Courbevoie et Asnières, et au centre duquel s'élevaient les ruines d'une ancienne usine désaffectée, refuge occasionnel des clochards qui y trouvaient, en plus de la solitude, un bien précaire abri contre les intempéries.

Après une assez longue navigation sur le fleuve, on aborda et, sous la menace de revolvers, Bob fut obligé de mettre pied à terre. Son intention n'était d'ailleurs pas de résister, car non seulement il était transi et se sentait bien incapable d'un effort physique soutenu mais, en outre, il était trop curieux de voir ce chef dont avait parlé l'homme à la petite vérole, pour tenter de s'échapper.

Toujours sans douceur, mais sans brutalité, il fut poussé à travers les herbes folles où de vieux tuyaux de métal, des squelettes de machines, locomotives ou tracteurs, se désagrégeaient lentement sous l'action des oxydes. Nulle part, on ne trouvait trace de clochards, car ceux-ci, qui n'aiment guère les ennuis, avaient dû, en trouvant la place occupée par plus forts qu'eux, aller chercher gîte ailleurs.

L'usine désaffectée elle-même, avec sa carcasse en partie découverte, son enchevêtrement de poutrelles tordues et rouillées, faisait songer à la dépouille décharnée de quelque monstrueux pachyderme vaincu par les ans, et la fumée qui montait entre ses ossements de fer avait quelque chose d'insolite.

On fit entrer Bob sous un portail dont les battants pendaient, et il pénétra, toujours entouré de ses gardiens, dans un vaste hall éclairé par des lampes-tempêtes et encombré de vieilles machines déglinguées et rouillées que l'on n'avait sans doute pas jugé utile de vendre à la ferraille, car le coût du transport aurait dépassé le prix que l'on pouvait tirer de ce métal en décomposition.

Au centre de cet espace qui, jadis, avait été un atelier, un gros poêle rond et noir, du genre salamandre, trônait, prolongé par un capricieux assemblage de tuyaux de tôle rapiécés faisant office de cheminée. Les tôles du poêle lui-même rougeoyaient sous l'action du feu brûlant à l'intérieur. À cette vue, Morane se sentit tout ragaillardir et, sans demander l'avis de l'homme à la petite vérole et de ses

complices, il s'empara de quelques tiges de fer oubliées sur le sol et qu'il planta tout autour du foyer. Alors, aussi tranquillement que s'il se fut trouvé dans les vestiaires d'un sauna à la mode, il se mit à se déshabiller, plaçant au fur et à mesure ses vêtements à sécher sur les tiges de fer disposées à cet effet. Quand il eut terminé, il se drapa avec dignité dans la couverture et s'assit sur une vieille caisse, devant le feu, avec toute l'impassibilité d'un chef indien prêt à fumer le calumet de la paix... ou à déterrer la hache de guerre...

Quelques secondes s'écoulèrent, dans un silence troublé seulement par les ronflements du poêle, puis Morane releva la tête vers les hommes qui l'entouraient et dit à la cantonade :

— Eh bien ! où se trouve donc votre fameux chef ?... J'ai hâte de le voir...

— Votre attente va prendre fin, commandant Morane, dit une voix.

De derrière une machine, un homme apparut, que la lumière des lampes-tempête éclaira bientôt en plein. Il était grand, bien bâti. Âgé d'une bonne quarantaine d'années, il montrait un visage intelligent, couronné par une chevelure épaisse, couleur poivre et sel. Pourtant, il y avait quelque chose de faux dans son regard, et le pli méprisant de ses lèvres le rendait plus antipathique encore. Il était vêtu avec élégance, mais Bob remarqua néanmoins qu'un des boutons de son complet manquait et qu'une des épaules, déchirée, laissait voir le rembourrage.

« Si l'on m'affirmait que cet homme s'est bagarré il n'y a pas longtemps, songea Bob, cela ne m'étonnerait pas outre mesure. Peut-être même pourrais-je dire le nom de celui avec qui il s'est empoigné... »

Le nouveau venu était debout devant le prisonnier, qu'il considéra longuement. Finalement il sourit et dit, en un français presque parfait mais un peu guttural :

— Ainsi, voilà le fameux commandant Morane ! Décidément, je joue de malchance... J'ai une mission importante à remplir dans cette ville, et il faut que le hasard mette sur ma route le seul homme que j'aie à craindre...

— Que voulez-vous, fit Bob avec un fatalisme feint, il y a des gens qui sont ainsi marqués par la guigne...

Il fit une pause, pour enchaîner presque aussitôt :

— Mais, puisque vous connaissez mon nom, ne serait-ce pas juste que je connaisse également le vôtre. Si vous vous présentiez avec un joli petit claquement de talons, monsieur...

L'autre continuait à sourire.

— Évidemment, reconnut-il, ce serait là faire preuve de la plus grande courtoisie, sinon de prudence. Nous ne sommes pas dans un salon ici, commandant Morane. Si vous voulez, appelez-moi « major », tout simplement...

Morane se leva et s'inclina légèrement, en disant :

— Ravi de vous avoir connu, major...

Il se tourna vers ses vêtements et fit mine de les saisir, tout en continuant :

— Si jamais vous passez devant chez moi un de ces quatre matins, sonnez trois coups. On pourra prendre un verre en parlant du bon vieux temps...

— Asseyez-vous, commandant Morane, fit la voix du major. La plaisanterie a assez duré...

Selon toute évidence, le nouveau venu ne souriait plus à présent. Lentement, Bob lui fit face. Il ne souriait plus, lui non plus.

— Vous l'avez dit, major, lança-t-il, la plaisanterie a assez duré... Bas les masques !... Est-ce que ce ne serait pas vous, par hasard, ce fantôme, ou cet homme invisible, à qui j'ai eu affaire par deux fois au cours de la soirée ?

L'autre se mit à rire, comme s'il s'amusait franchement. Pourtant, quelque chose sonnait faux dans cette gaieté.

— Un fantôme ? fit-il. Un homme invisible ?... Ah ! ça, par exemple, commandant Morane, est-ce que vous n'auriez plus toute votre tête à vous ? Si vous voulez mon avis, vous lisez trop de romans de science-fiction...

Le major se tourna vers l'homme à la petite vérole et demanda :

— Avez-vous trouvé le livre, Niklos ?

L'interpellé secoua la tête.

— Rien, major... L'avait pas... sur lui...

À nouveau, le chef fit face à Bob, pour demander, sur un ton maintenant menaçant :

— Où est le livre, commandant Morane ?

— De quel livre voulez-vous parler ?

— Vous le savez bien... Je veux parler du *Traité de Physique Élémentaire* du professeur Joliette...

— Un traité de physique élémentaire, major ? Que voulez-vous que j'en fasse ?... J'ai le grade d'ingénieur, et j'ai depuis longtemps dépassé le stade de la physique élémentaire...

Le chef gardait tout son calme, mais ce fut cependant d'une voix plus menaçante encore que précédemment qu'il jeta :

— Vous savez très bien de quoi je veux parler... De ce livre dans lequel le professeur Joliette a noté, à l'encre sympathique, le texte cryptographié de la formule X33...

Morane feignit la surprise la plus intense, puis il s'esclaffa :

— Là, vraiment, major, vous me dépassez !... Pendant un moment, j'ai cru que vous plaisantiez... Mais non, vous êtes on ne peut plus sérieux... Voyons, soyez raisonnable... Un *Traité de Physique Élémentaire* écrit par un professeur Follette, ou Paulette, que sais-je, avec dedans le texte cryptographié d'une formule X je ne sais combien, et écrite à l'encre sympathique encore !... J'ai vraiment l'impression que vous lisez trop de romans d'espionnage, major...

Cette fois, l'autre parut perdre patience.

— Je vous ai dit tantôt, commandant Morane, que vous aviez assez plaisanté. Je sais que vous avez eu le livre que je cherche, et vous allez me dire où il se trouve...

Bob comprit que continuer à faire l'âne ne le conduirait à rien. Peut-être était-il temps d'être sincère... ou de feindre de l'être.

— Soit, major, dit-il, je reconnais avoir eu ce livre, mais je ne l'ai plus...

— Où se trouve-t-il ?

Morane eut un geste vague.

— J'aimerais bien le savoir, croyez-le... Je puis l'avoir laissé tomber dans le taxi, quand votre DS lui a fait une queue de poisson et que je me suis vu forcé de le quitter précipitamment... Je puis également l'avoir perdu en fuyant... Il est possible aussi que, pour l'instant, il se trouve au fond de la Seine...

Le major demeura un long moment silencieux, scrutant avec attention les traits de son interlocuteur, puis il secoua la tête, en disant :

— Non, ça ne marche pas... Vous n'êtes pas homme à perdre la tête au point d'égarer un objet si précieux. S'il en était ainsi, vous ne seriez plus le fameux commandant Morane, l'homme à la tête froide, aux nerfs d'acier...

Bob fit la moue et haussa les épaules.

— Vous savez, major, les réputations, c'est souvent fort surfait... On a beau passer pour quelque chose comme un Superman au petit pied, on n'en a pas moins ses faiblesses. Peut-être bien que je vieillis aussi...

— N'essayez pas de me donner le change, dit le major avec dureté. Je sais avoir affaire à forte partie, mais mes chefs m'ont commandé de leur apporter la formule X33 et, pour cela, il me faut ce livre, et je l'aurai. Pour la dernière fois, voulez-vous me dire où il se trouve ?

— Je vous ai renseigné déjà, major. Au fond de la Seine peut-être...

Brusquement, l'espion sembla prendre une décision, et il avait retrouvé tout son calme quand il déclara :

— Parfait, commandant Morane. Vous ne voulez pas parler ?... À votre guise... Je pourrais vous faire torturer, mais cela n'est pas dans ma méthode... Je préfère employer des moyens disons, euh... plus psychologiques... Vous possédez deux amis auxquels vous tenez beaucoup, monsieur Bill Ballantine et le professeur Clairembart, et je sais qu'ils se trouvent chez vous en ce moment, à vous attendre... Je vais les faire enlever, et vous ne les reverrez que lorsque vous m'aurez révélé l'endroit où se trouve le livre que je cherche...

Bob hésita. Le major paraissait bien renseigné sur ses faits et gestes et ceux de ses amis, et il était impossible de douter de son intention de kidnapper Bill et le professeur. Pendant un moment, Morane fut sur le point de parler, de dire que le *Traité de Physique Élémentaire* se trouvait sous la première boîte de bouquiniste, à l'angle du Pont des Arts. Ensuite, il songea que, si la nation pour laquelle travaillait le major tombait en possession de la formule X33, ce serait la guerre à plus ou moins bref délai, avec tout ce que cela comportait de misères, de souffrances et d'agonies pour des millions de pauvres gens innocents. Et puis, Bill et le professeur Clairembart savaient se défendre, et il n'était pas sûr, il s'en fallait de beaucoup, que le major et ses forbans parvinssent à s'emparer d'eux.

— Alors, commandant Morane, que décidez-vous ?

— J'aurais bien de la peine à vous dire où se trouve ce livre, répondit Bob avec indifférence, puisque je l'ignore...

Le major n'insista pas.

— C'est bien, dit-il simplement, vous l'aurez voulu...

Il fit un signe à ses hommes et, leur désignant successivement Morane et une énorme machine rouillée située à peu de distance, il commanda :

— Attachez-le...

Docilement, puisqu'il savait qu'il eût été inutile de résister, Bob se laissa ligoter à la machine. Par bonheur, on ne l'avait pas dépouillé de sa couverture, ce qui lui permettait de ne pas sentir, directement sur la peau, le contact du métal froid et blessant.

Quand le prisonnier fut solidement attaché, les bras en croix, le major vint se planter devant lui.

— Je regrette de devoir en être réduit à cette extrémité, commandant Morane, fit-il, mais c'est vous qui en avez décidé ainsi. Niklos va demeurer ici, à vous surveiller, avec l'ordre de vous abattre si vous tentez de fuir... Quant à moi et aux autres, nous allons nous assurer des personnes de vos amis. Et n'oubliez pas que vous les reverrez seulement lorsque vous m'aurez dit ce que je veux savoir...

Le chef se détourna, lança un ordre et, suivi de ses complices, quitta le hangar. Seul, Niklos, l'homme à la petite vérole, demeura assis devant le feu, un gros automatique dans sa main grasse et épaisse.

Au-dehors, une voiture démarra. Le bruit du moteur décroût, puis se tut tout à fait, et Bob Morane demeura seul dans l'usine désaffectée avec son peu sympathique gardien et le feu qui continuait à ronfler telle une bête repue.

*

* *

« Décidément, songeait Morane, me voilà bien mal pris. Si seulement je pouvais trouver le moyen de me détacher et de brûler la politesse à mon gardien... Mais comment ? Ces nœuds sont fixés avec un tel art, qu'il faudrait presque un mode d'emploi, en plus de mains libres, bien entendu, pour parvenir à les dénouer... »

Cela faisait combien de temps maintenant que Morane se trouvait là, seul avec Niklos, aussi muet qu'un sac de pommes de terre, et qui se contentait de lever de temps à autre sur lui ses petits yeux de cochon, aux regards pareils à des vrilles ? Dix minutes ?... Un quart d'heure ?... Il eût été difficile de le préciser. Tout ce que Bob pouvait faire, c'était retourner ses pensées dans tous les sens. Il avait la certitude à présent d'avoir été reconnu à sa sortie de l'Institut International de Neuilly, sans doute par l'invisible adversaire avec qui il avait lutté. La DS, qui attendait non loin de là l'énigmatique cambrioleur, s'était lancée à la poursuite du taxi, tandis qu'un coup de téléphone permettait à d'autres membres de la bande de se mettre en faction à proximité du quai Voltaire.

« Voilà ce que c'est que d'avoir trop fait parler de soi, songeait Morane avec amertume. N'importe qui est capable de vous reconnaître au premier coin de rue, comme si vous étiez une vedette de cinéma en vogue... »

Restait une dernière énigme à élucider. Le voleur invisible et le major étaient-ils une seule et même personne ? Le désordre que Bob avait perçu dans la mise dudit major tendait à prouver dans ce sens. Mais, dans ce cas, il fallait admettre que le personnage jouissait de la faculté de se rendre visible ou invisible à volonté, ce qui pouvait paraître assez extraordinaire.

Morane était donc occupé à remuer ainsi ses pensées, auxquelles ne manquait pas de s'ajouter une inquiétude de plus en plus lancinante quant au sort de ses amis, Bill Ballantine et le professeur Clairembart, lorsqu'il eut l'impression de voir bouger quelque chose à l'entrée du hangar. Tout d'abord, il crut être le jouet d'une illusion, car la lumière dansante des lampes-tempêtes jetait un peu partout des ombres fantastiques. Pourtant, il dut bientôt se rendre à l'évidence : une forme humaine venait d'apparaître de derrière une machine. C'était celle d'un individu de petite taille, aux vêtements trop grands pour lui et dont l'allure rappelait un peu celle d'un singe, ou encore de quelque monstrueux batracien. Bob ne pouvait apercevoir son visage, mais par contre il distinguait clairement le solide gourdin qu'il tenait à la main.

Lentement, mais aussi silencieusement que s'il avait été fait de caoutchouc, l'homme s'avavançait en direction de Niklos, qui lui tournait le dos. Il n'était plus qu'à un mètre, quand le gardien, saisi sans doute d'un pressentiment, voulu se retourner. Il n'en eut pas le temps, car le gourdin, manié de main de maître, s'abattit sur son crâne épais.

Durant quelques fractions de seconde, l'homme à la petite vérole demeura assis, une intense expression de surprise marquant son visage ingrat. Puis, brusquement, ses paupières se fermèrent et il tomba la face contre terre, pour ne plus bouger.

Sans se soucier de sa victime, assommée de la plus belle façon, l'homme au gourdin continua à avancer, en direction de Morane cette fois. La clarté des lampes l'éclaira en plein, et Bob put le détailler à son aise. Non seulement le nouveau venu était petit, mais aussi contrefait, bossu et cagneux. Ses vêtements trop amples, rapiécés et sales, faisaient songer immanquablement à ceux d'un clochard. Quant à ses traits, ils dépassaient en laideur tout ce que l'imagination peut concevoir. Un visage plus large que haut, bouffi, aux bajoues énormes et qu'éclairaient des yeux globuleux, démesurément saillants, de grenouille ; le nez, quasi inexistant, était écrasé, comme si un poing monstrueux en avait défoncé l'os et les cartilages ; quant à la bouche, fendue d'une oreille à l'autre, elle était ourlée par des lèvres épaisses comme le pouce. En voyant ce masque grotesque, Morane ne put s'empêcher de le comparer à ceux sculptés aux chapiteaux de certaines églises.

L'étrange personnage était maintenant tout près de Bob. Un couteau brilla à son poing et, quelques secondes plus tard, les liens du captif tombaient.

Frottant ses poignets endoloris, Morane se tourna vers son sauveur.

— Vraiment, fit-il, j'aimerais savoir à qui je dois d'avoir été libéré...

L'autre s'inclina de façon comique.

— Dans la confrérie des clochards, on m'appelle La Gargouille, et je suis heureux d'avoir pu rendre service au fameux commandant Morane.

« Encore cette maudite célébrité », pensa Bob. Mais l'autre continuait :

— C'est qu'on vous connaît bien, dans not'milieu, commandant Morane. Quand on peut, on suit vos aventures dans les livres qu'on fauche à la d'avanture des libraires, ou dans les journaux qu'on trouve sous les ponts. Vous êtes un héros pour nous, et on vous aime bien car, quand on claque des dents l'hiver, qu'la faim nous fait crier la soute à fromage, on s'dit qu'à not'place, c'est sûr, vous tiendriez l'coup, et ça nous donne du courage...

Morane sourit, car c'était là une influence à laquelle il n'avait jamais songé, et il se sentait heureux de pouvoir, parfois, par son exemple, mettre un peu de baume aux cœurs de ces pauvres êtres, épaves de l'existence et de la société, qu'étaient ceux de la cloche. Mais La Gargouille continuait, en désignant le corps toujours inanimé de Niklos :

— C't'après-midi, ces sales types nous ont chassés d'ici, où on avait nos habitudes, un peu not'*livinge roume*^[3] quoi... Mais La Gargouille, elle aime pas être brutalisée, et elle a attendu, bien cachée, dans un coin. Comme ça, j'ai pu assister à tout l'ciné et quand j'ai entendu prononcer vot'nom, je m'suis soufflé dans l'escargot^[4] que j'devais faire quequ'chose pour vous. Alors, j'ai continué à attendre... Les aut' y sont partis et, quand j'ai été certain qu'y z'étaient loin, j'ai plus eu qu'à envoyer un grand coup sur la coloquinte^[5] du gros... Et v'là...

Pendant que son sauveur parlait, ainsi, avec truculence, Morane s'était habillé en hâte. Quand il eut terminé de passer ses vêtements, maintenant secs, il se tourna vers La Gargouille et lui tendit la main, en disant :

— Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi. Si jamais vous avez besoin de quoi que ce soit, j'habite quai Voltaire. On me connaît bien dans le quartier...

La Gargouille hésita un moment puis, tendant une large patte, noueuse et rugueuse comme le chêne, il serra chaleureusement la main qui lui était tendue.

— Soyez tranquille, commandant Morane, on s'retrouvra, même si c'était rien qu'pour boire un coup d'pinard ensemb'... Mais partez vite, car si j'ai bien compris, v's'avez pas mal à faire...

— C'est vrai, dit Bob. À bientôt, La Gargouille... Et merci...

— À bientôt, commandant Morane. Et si jamais v's'avez besoin de La Gargouille, demandez où le trouver au premier clochard des quais...

Déjà, Morane bondissait en avant. Au passage, il récupéra l'automatique de Niklos, toujours privé de sentiment. Une fois dehors, il se mit à courir à travers les terrains vagues, en direction des plus proches maisons. Il n'était pas encore revenu de sa dernière aventure. Lui, Bob Morane, héros ignoré des trimardeurs, des clochards, des gens de la dure ! C'était à ne pas croire...

— Ça alors !... murmurait-il. Ça alors !...

Mais il avait cependant bien d'autres soucis pour le moment. Ses amis étaient peut-être en danger. Par bonheur, de Courbevoie au quai Voltaire, il y avait un bon bout de chemin, que le major et ses complices n'avaient peut-être pas encore eu le temps de couvrir. Avec un peu de chance, il y avait sans doute encore moyen de prévenir Bill et le professeur, pour leur dire de se tenir sur leurs gardes, de n'ouvrir à personne et de se défendre si cela était nécessaire.

— Un café !... Il faut que je trouve un café, d'où je pourrai sonner mon propre appartement afin d'avertir mes amis...

Bob atteignit les premières maisons et, tout de suite, repéra une vitrine derrière laquelle brillait une lumière. Sur cette vitrine, ces mots étaient peints : *AU REPOS DU MÉCANO – BAR – TABAC*.

Chapitre VII

À l'autre bout du fil, le timbre résonnait, depuis près d'une minute, dans une chambre vide. Avec fébrilité, Bob Morane raccrocha, récupéra son jeton et forma à nouveau son numéro pour être bien certain de ne pas s'être trompé. Mais seul, une fois encore, la sonnerie se fit entendre, sans que personne ne répondît.

Renonçant, l'inquiétude au cœur, Bob raccrocha définitivement cette fois, en murmurant :

— Trop tard !... Je suis arrivé trop tard !...

À présent, l'espoir de toucher ses amis par téléphone lui étant enlevé, il n'avait plus qu'une pensée : gagner le quai Voltaire au plus vite, pour se rendre compte de visu. Il se propulsa hors de la cabine, traversa le bar-tabac en trombe et après un bref arrêt devant la caisse, sur laquelle il jeta un peu de monnaie, il gagna la rue.

Il lui fallut plusieurs minutes de recherches avant de trouver un taxi en maraude dont le chauffeur, moyennant un bon pourboire, consentit à le mener en ville.

La nuit était maintenant fort avancée, la circulation peu dense et il fallut un temps relativement bref au taxi pour atteindre sa destination. Bob le fit s'arrêter à l'angle du pont du Carrousel et du quai Voltaire. Comme le temps pressait, il avait renoncé à ruser. Armé de l'automatique de Niklos, il avait décidé de foncer, s'en remettant à sa seule chance.

Il régla le chauffeur et, après avoir soigneusement regardé autour de soi, sans apercevoir rien ni personne de suspect, il s'élança à travers la chaussée, en direction de la maison où il avait son appartement. Dans le poing droit, glissé dans la poche de sa veste, il serrait la crosse de l'automatique, dont il se sentait fermement décidé à se servir en cas de besoin. Car, maintenant, ce n'était plus sa seule vie qu'il jouait, mais aussi celle de ses amis...

— S'il leur est arrivé le moindre mal, murmura-t-il entre ses dents serrées, tant pis pour ceux...

Au passage, il leva les yeux vers ses fenêtres, mais celles-ci n'étaient pas éclairées.

Craignant de plus en plus le pire, Bob atteignit la porte cochère et sonna. La porte s'ouvrit. Il poussa le battant et s'engouffra sous le porche.

Sur le pas de la loge, M^{me} Durant, la concierge, attendait. La brave femme paraissait bouleversée, et Bob comprit tout de suite que quelque chose ne tournait pas rond.

— Que se passe-t-il, madame Durant ? interrogea-t-il.

Ce fut d'une voix entrecoupée par l'émotion que la concierge expliqua :

— Il y a une demi-heure environ, des hommes sont venus et m'ont obligée, sous la menace de leurs revolvers, à monter chez vous et à leur ouvrir la porte... D'après ce que j'ai pu comprendre, ils cherchaient M. Bill et le professeur Clairembart... Mais si ceux-ci se trouvaient chez vous dans la soirée, ils ont dû en repartir avant mon retour de banlieue, car l'appartement était vide... Alors, après m'avoir menacée, ces hommes sont partis... Ils avaient l'air fort contrariés...

— Et vous n'avez pas averti la police ?

M^{me} Durant secoua la tête.

— Ils me l'avaient interdit, et j'avais trop peur qu'ils reviennent...

Déjà, Bob n'écoutait plus. Sans daigner prendre l'ascenseur, il se mit à grimper les marches quatre à quatre, pour atteindre le dernier étage, qu'il s'était réservé, étant propriétaire de l'immeuble, afin d'échapper autant que possible aux bruits de la circulation.

En un tournemain, il eut ouvert sa porte, qu'il claqua derrière lui. Mais il eut beau faire de la lumière partout, fouiller toutes les pièces, appeler ses amis : ces derniers brillaient par leur absence.

Durant quelques minutes, Bob demeura désespéré. D'après ce que lui avait dit la concierge, il était évident que le major et ses complices avaient fait buisson creux et que, quand ils étaient arrivés, Bill et le professeur avaient déjà quitté les lieux.

Quitté les lieux ?... Pourquoi ?... Et pour aller où ?... N'était-il pas convenu que Bill attendrait Bob chez lui, jusqu'à son retour, en compagnie du savant ? Deux verres et deux bouteilles – l'une de whisky et l'autre de xérès –, posées sur la table du salon, indiquaient pourtant que l'Écossais et Clairembart avaient bien été là peu de temps auparavant.

— Le plus simple que j'aie à faire, soliloqua Morane, c'est de téléphoner chez le professeur. Ensuite, j'appellerai le commissaire

Ferret...

Il s'approcha du téléphone et allait décrocher, quand le timbre sonna, déchirant dans le silence. Bob sursauta légèrement et s'empara du combiné, espérant entendre la voix de Bill ou du professeur. Mais ce fut une autre voix, haut perchée, presque enfantine, qui demanda :

— Allô... Commandant Morane ?

— Lui-même, répondit Bob. Qui est à l'appareil ?

— Cela n'a pas d'importance... On aimerait vous voir...

— Qui ça, « on » ?

— Toujours pas d'importance... Venez immédiatement au restaurant Van Dyong, rue de l'Estrapade...

— Et si je ne viens pas ?...

— Si vous ne venez pas, il pourrait arriver des choses bien désagréables à vos amis, M. Ballantine et le professeur Clairembart, commandant Morane... Ah ! encore un conseil : ne prévenez pas la police, toujours à cause de vos amis... Et venez tout de suite. Restaurant Van Dyong, rue de l'Estrapade...

À l'autre bout de la ligne, on raccrocha et Morane demeura de longues secondes immobiles. Puis il reposa à son tour le combiné sur sa fourche. Pendant un moment, il se demanda si, en dépit de l'interdiction lancée par son correspondant anonyme, il n'allait pas avertir la police. Pourtant, finalement, il décida de n'en rien faire, car les vies de ses amis étaient en jeu. Quitte à se lancer dans un traquenard, il lui fallait agir par lui-même.

En hâte, à l'aide de deux bandes de sparadrap pris dans la pharmacie de la salle de bains, il se fixa l'automatique de Niklos sur la face intérieure du mollet gauche, de façon à ce que, le pantalon une fois retombé, on ne puisse rien distinguer.

Alors, il sortit, gagna la rue, où il héla un taxi pour se faire conduire rue de l'Estrapade.

*

* *

Le Van Dyong était un de ces restaurants vietnamiens comme il en existe des centaines dans Paris. Quelques tables et un décor de faux

exotisme. On y dégustait le classique *chop-suei*, le potage aux nids d'hirondelles ou aux ailerons de requins, les langoustines frites, le poulet au gingembre, le canard laqué, les *kumkwats* et les *litchis*, le tout arrosé du non moins classique thé de jasmin.

Quand Bob Morane pénétra dans l'établissement, il y avait longtemps que la cuisine était fermée, et les quelques Asiatiques assis autour d'une des tables dégustaient seulement de l'arak dans de petites tasses de faïence. Ils parlaient entre eux, à mi-voix, mais assez fort cependant pour que Bob puisse reconnaître en eux des Chinois, et non des Vietnamiens.

Avec une indifférence feinte, Morane alla s'asseoir à l'écart, bien décidé à attendre le plus patiemment possible la suite des événements. Cette attente ne fut pas de longue durée, car un des Chinois se détacha du groupe et vint se planter devant lui.

— Votre docilité est exemplaire, commandant Morane, fit-il avec un sourire... Pourtant, vous passez pour un garçon plutôt coriace... Votre réputation serait-elle surfaite ?

— Vous savez, fit Bob en souriant lui aussi, il arrive au tigre de faire patte de velours...

Il avait reconnu la voix du téléphone mais, comme on doit le supposer, cela ne lui causait aucune surprise.

— Puisque vous savez mon nom, continua-t-il, j'aimerais connaître le vôtre. Quand on est entre gentlemen, on commence par se présenter...

L'autre continuait à sourire, découvrant des dents saillantes et écartées et, dans ses yeux bridés, l'ironie se lisait.

— Je vous comprends, commandant Morane... Je vous comprends... Appelez-moi Li, tout simplement... Tous les Chinois s'appellent Li...

— Va pour Li, conclut Morane. Mais assez débité de fadaïses à présent... Que me voulez-vous ?... Et où sont mes amis ?...

Pendant que ces paroles s'échangeaient, les autres buveurs d'arak, qui étaient trois, s'étaient levés à leur tour et, à présent, entouraient Morane.

Le nommé Li répondait aux questions qui venaient de lui être posées.

— Ce que nous vous voulons ?... Vous le saurez bientôt, mais ce n'est pas un endroit, ici, pour tenir des conciliabules disons... euh...

confidentiels... Quant à vos amis, vous les retrouverez là où nous allons...

— Parce que vous allez m’emmener ailleurs ? fit Bob. Pourquoi toutes ces complications ?... Vous auriez pu me donner l’adresse au téléphone et je m’y serais rendu directement... Cela vous aurait épargné le déplacement...

Li s’inclina et déclara, sans cesser de sourire de toutes ses dents en grille de parc :

— Merci pour tant de prévenance, commandant Morane... Mais nous ne savions pas comment vous alliez réagir à notre appel, et le renard ne mène jamais le chasseur à l’entrée de son vrai terrier...

— Vous avez raison, monsieur Li. On n’est jamais trop prudent...

Bob sentait l’impatience le gagner. Il se leva, inquiet de revoir ses amis...

— Eh bien ! puisque c’est comme ça, enchaîna-t-il, mettons-nous en route...

— Un instant, commandant Morane. Comme vous venez de le dire vous-même, nous sommes très prudents...

Il jeta un ordre à l’un de ses compagnons, un colosse au visage plat et au cou de lutteur, qui consciencieusement se mit à palper Morane sur toutes les coutures, avec l’intention évidente de chercher une arme. Besogne bien faite, certes, mais la face intérieure des jambes, comme souvent en ce cas, fut oubliée et l’automatique de Niklos ne fut pas découvert.

Quand la fouille fut terminée, Li s’inclina à nouveau devant Bob.

— Je m’aperçois, commandant Morane, que vous êtes vraiment décidé à jouer le jeu. Croyez que, si vous voulez passer par nos conditions, nous ferons tout, de notre côté, pour que vous ne le regrettiez pas. Allons retrouver vos amis à présent...

— J’espère qu’il ne leur est rien arrivé de mal, lança Bob d’une voix sourde. Sinon...

— Vous n’êtes pas en position de menacer, commandant Morane... Jusqu’ici, nos relations ont été empreintes de la plus parfaite courtoisie. J’aimerais qu’il continue à en être ainsi. Dans le cas contraire, mes compagnons et moi serions obligés de devenir méchants... Vous avez dit tantôt qu’il arrive au tigre de faire patte de velours ; n’oubliez pas que, parfois aussi, les chats montrent leurs griffes...

S'inclinant, Li désigna la porte donnant sur la rue, pour enchaîner de sa voix mielleuse d'enfant trop sage :

— Si vous voulez nous suivre, commandant Morane...

Chapitre VIII

Si le Marais est le quartier de Paris le plus riche en vestiges du passé, avec ses anciens hôtels marqués par le temps et la cruauté des hommes, c'est aussi l'endroit où s'élève sans doute, en pleine capitale, le plus d'îlots insalubres, composés de vieilles maisons désaffectées, aux planchers croulants, aux toits en dentelles.

Ce fut vers cette zone à la fois grandiose et pouilleuse que la 403 transportant Morane, Li et ses complices, s'était dirigée après avoir quitté la rue de l'Estrapade. Tout le long du chemin, Bob avait pu, à son aise, faire le point de la situation. Plus il y réfléchissait, plus il était certain que les Chinois n'avaient rien à voir avec le major et ses hommes. Au contraire, il semblait plutôt qu'ils eussent coupé l'herbe sous les pieds de ceux-ci en s'assurant avant eux des personnes de Bill Ballantine et du professeur Clairembart.

En songeant à ses amis, Morane ne pouvait s'empêcher de ressentir une pointe d'inquiétude. Que leur était-il arrivé ? Étaient-ils réellement en bonne santé comme l'avait affirmé Li ou, au contraire... À ces pensées sinistres qui l'assaillaient, il ne pouvait s'empêcher de serrer les poings jusqu'à ce que, ses ongles lui pénétrant douloureusement dans les paumes, il finît par recouvrer son calme.

Li et ses complices avaient peut-être sur lui l'avantage du nombre. Pourtant, s'il était arrivé malheur à Bill et au professeur...

La 403, après avoir franchi la Seine par le pont de la Tournelle et le pont Marie, s'engagea dans un labyrinthe de ruelles serpentant entre le quai des Célestins, l'Hôtel de Ville et la rue Saint-Antoine, pour s'arrêter finalement devant la porte cochère d'une maison décrépite, portant au moins trois siècles sur ses murs branlants. Sa façade était étayée par des madriers et sans doute devait-elle uniquement à son grand âge de n'avoir pas déjà été offerte en holocauste à la pioche des démolisseurs.

La double porte avait été ouverte, et la voiture pénétra sous un porche pour, au bout d'une dizaine de mètres, déboucher dans une large cour envahie par les mauvaises herbes poussant entre les pavés en ronde bosse.

Li mit pied à terre et invita Morane à faire de même. Ce dernier

ne se fit pas prier. Non seulement parce qu'il n'y avait rien d'autre à faire que continuer à obéir, mais surtout parce qu'il savait que c'était là le seul moyen de parvenir auprès de Bill et du professeur, d'être enfin rassuré sur leur sort.

À travers un dédale de couloirs, d'escaliers et de passages, Bob fut mené dans une vaste salle, dont le plafond lambrissé croulait de partout et au centre de laquelle était dressée une grossière table de bois blanc. Devant cette table, un Chinois était assis, un énorme revolver devant lui. En face du Chinois, de l'autre côté de la salle, s'ouvrait une porte qu'il devait être en train de surveiller à l'entrée de Morane et des autres Asiatiques. Dans un coin, près de quelques chaises, un poste téléphonique était posé à même le plancher.

Le garde avait tourné la tête en direction de Li, qui demanda :

— Rien de nouveau, Song ?

L'interpellé secoua la tête.

— Non, chef... Eux pas bougé...

Morane se sentit un peu rassuré, car il supposait que ce « eux » désignait ses amis. C'était donc que ceux-ci étaient toujours vivants. Mais Li s'était maintenant tourné vers Bob, pour dire :

— Il serait temps, à présent, commandant Morane, de parler un peu de nos affaires... Si vous voulez vous asseoir, nous serions plus à l'aise pour discuter...

L'un des Chinois avait avancé deux chaises. Li prit l'une d'elles, mais Bob refusa celle qu'on lui offrait.

— Avant de discuter, dit-il, j'aimerais revoir mes amis...

— Vous oubliez, commandant Morane, fit remarquer Li en continuant à sourire, que vous êtes en mon pouvoir et que c'est moi qui pose les conditions... Asseyez-vous !...

Ces deux derniers mots avaient été prononcés sur un ton à peine plus élevé que les précédents, mais on y distinguait néanmoins une menace. Cependant, que Morane ait voulu obéir ou non, cela revint au même, car plusieurs hommes, s'approchant de lui, l'empoignèrent et le forcèrent brutalement à s'asseoir.

Une fois encore, Bob décida de prendre patience. D'après les paroles échangées quelques instants plus tôt entre Li et le garde, il avait acquis, on le sait, la quasi-certitude que ses amis étaient saufs. Mieux valait en finir une bonne fois et écouter ce que Li avait à dire, quitte, ensuite, s'il n'y avait pas moyen de s'entendre, de se mettre à

ruer dans les brancards. Contre la face intérieure de son mollet gauche, Morane sentait le contact de l'automatique toujours fixé par les deux bandes de sparadrap, et cela le rassurait. S'il devait y avoir lutte, il pourrait, sinon combattre à armes égales, du moins, en bénéficiant de l'effet de surprise, avoir des chances de s'en sortir, et ses amis avec lui. Aussi fut-ce d'une voix pleine de feinte intelligence qu'il dit :

— Ce sera comme vous voudrez, monsieur Li. Puisque vous désirez parler, parlons... Commencez, puisque je ne vois pas très bien, moi, ce que j'aurais à vous dire...

Les traits du Chinois s'éclairèrent davantage encore, à tel point que son sourire en devenait indécent à force de sentir le fabriqué, le faux. On eût dit un masque collé sur sa face.

— Je vois avec plaisir, commandant Morane, que vous voilà revenu à de meilleures intentions... Si cela continue, je crois que nous pourrons nous entendre... Je crois vraiment que nous pourrons nous entendre...

Cette voix enfantine et douceuse ne cessait de causer un malaise à Morane. Il se doutait qu'elle cachait les pires menaces. Aussi se sentit-il plus que jamais pressé d'en finir.

— Trêve de bavardage, monsieur Li, fit-il. Je suppose que, pas plus que moi, vous n'êtes ici pour vous amuser. Venons-en donc au fait...

Le Chinois eut un geste d'impuissance. Il écarta les mains lentement, pour montrer qu'il se rendait au désir de son interlocuteur.

— Ce sera comme vous voudrez, commandant Morane, et c'est vraiment dommage, car j'aurais éprouvé beaucoup de plaisir à converser amicalement avec un personnage aussi... représentatif que vous. C'est que vous êtes célèbre. Tristement célèbre même, dans certains milieux, où l'on vous considère telle une véritable bête noire...

— Je sais, fit Bob. J'ai empêché beaucoup de chenapans de danser en rond. Et j'espère, sans trop y croire, il faut l'avouer, que vous n'appartenez pas à cette catégorie d'individus. Mais venons-en au fait...

Li inclina la tête de haut en bas, puis la releva. Il ne souriait plus.

— En effet, commandant Morane, venons-en au fait... Avez-vous déjà entendu parler de la formule X33 ?

« Aïe ! pensa Bob. Voilà que ça recommence... Depuis le début de la nuit, cette maudite formule ne cesse de me poursuivre. J'aurais mieux fait de m'écarter du boulevard Saint-Denis et de la librairie *Tous les Livres*, malgré les trésors qu'elle m'offrait... »

— Avez-vous déjà entendu parler de la formule X33 ? insista Li.

— Formule X33 ou non, lança Bob, je vous ai dit que je vous laissais la parole. Je continue donc à vous écouter...

— Donc, vous avez entendu parler de cette formule... Pour tout vous dire, je n'en doutais pas un seul instant... Comme vous le savez, cette formule est un peu la propriété de notre pays, puisque ce fut, jadis, un artificier de Pékin qui mit au point le redoutable explosif dont elle camoufle le secret. Je dois vous révéler également que mon gouvernement possède des yeux et des oreilles dans les services d'espionnage d'une nation voisine, auxquels un certain professeur Favrot fit des confidences disons... un peu irréflechies. C'est ainsi que nous connûmes l'existence de la formule X33 du professeur Joliette, et de tous les détails qui s'y rattachaient.

» Je fus donc envoyé à Paris afin de dérober ladite formule pour le compte de mon gouvernement. Mais les services d'espionnages étrangers, dont je viens de vous parler, m'avaient devancé, en déléguant sur place un de leurs agents que, depuis près d'une année, nous connaissons sous le nom un peu romanesque d'Espion Invisible. Comment réussit-il à se rendre invisible ? Nous l'ignorons encore. Mais, de toute façon, cela lui donnait un sérieux avantage sur nous, car il pouvait se glisser où il désirait sans être aperçu. Bref, ignorant encore le hold-up de la librairie *Tous les Livres*, nous surveillions, au début de cette nuit, la maison du professeur Joliette afin de pouvoir nous y introduire et, d'une façon ou d'une autre, lui arracher le texte de la formule. C'est ainsi que votre arrivée chez le professeur, en compagnie de votre ami Bill Ballantine et de la police, nous fut connue. Vous fûtes immédiatement identifié car, comme je viens de vous le dire, vous êtes un homme célèbre, dont le signalement est familier à beaucoup d'agents secrets. Appelé d'urgence, je vins sur les lieux et pus vous voir quitter la maison du professeur Joliette en même temps que votre ami écossais, duquel vous vous séparâtes en lui disant de se rendre à votre appartement pour vous y attendre en compagnie du professeur Clairembart. Ces paroles n'échappèrent pas à un de mes hommes, posté à proximité. Le taxi qui vous emportait fut suivi jusqu'à l'Institut international de Neuilly. Un peu plus tard, nous assistâmes à votre combat contre l'Espion Invisible. Entretemps, j'avais eu connaissance du hold-up à la librairie *Tous les Livres* et, quand je

vous vis ramasser le *Traité de Physique Élémentaire* et le feuilleter, je ne doutai plus que vous aviez mis la main sur l'exemplaire qui intéressait nos concurrents, et nous en même temps... »

» Tout d'abord, je pensai vous prendre le livre de force, mais j'y renonçai, car je vous connaissais, je vous le répète, de réputation, et je savais que vous étiez plutôt coriace. Je décidai alors d'opérer sur vous un petit chantage, de l'efficacité duquel je ne doutais pas un instant : il suffisait d'attirer vos amis, Bill Ballantine et le professeur Clairembart, pour, aussitôt, avoir prise sur vous. Je mis ce plan à exécution. Un coup de téléphone à votre appartement fit savoir à vos amis que vous vous trouviez en danger au restaurant Van Dyong. Ils se précipitèrent à votre secours, et le tour était joué. Tout ce qui restait à faire alors, c'était attendre que vous soyez rentré chez vous pour vous adresser le petit message téléphonique qui vous mit sans coup férir à notre discrétion...

*

* *

Monsieur Li s'arrêta de parler, pour demander presque aussitôt :

— Que pensez-vous de tout cela, commandant Morane ?

Bob secoua les épaules, en signe d'indifférence.

— Je dis que c'est là une bien belle histoire, mais je ne vois toujours pas ce que vous voulez de moi...

Sur le visage étroit du Chinois, le sourire était reparu.

— Vous savez très bien ce que je veux de vous : l'exemplaire du *Traité de Physique Élémentaire* où le professeur Joliette consigna le texte de la formule X33, ou du moins que vous m'indiquiez l'endroit où il se trouve...

— Si je connaissais cet endroit... commença Bob.

Mais Li l'interrompit.

— Nous savons que le livre est en votre possession, ou que vous l'avez caché quelque part. Dites-nous où, pour que nous puissions aller l'y prendre... Ce renseignement contre la vie de vos amis... et la vôtre...

Une nouvelle fois, le sourire s'effaça du visage de Li, et c'était sur un ton sinistre qu'il avait prononcé ces dernières paroles. Bob comprit

que ses nouveaux ennemis le tenaient, qu'il lui faudrait passer par leurs conditions, sinon ils n'hésiteraient pas à mettre leurs menaces à exécution. Pourtant, la seule pensée de livrer la formule X33 à des gens qui ne manqueraient pas d'en faire un usage criminel le révoltait, et il décida de reculer aussi loin que possible l'échéance afin de gagner du temps, trouver un biais, bref jouer à Li un de ces petits tours dont lui, Bob Morane, avait le secret.

— C'est bien, finit-il par dire. Vous avez gagné... Je vais vous révéler l'endroit où se trouve le livre, mais pas avant d'avoir vu mes amis, bien vivants et intacts...

Pendant un moment, le Chinois hésita, puis il éclata d'un petit rire de crécelle, en disant :

— Je vais me montrer bon prince... Vous allez voir vos amis et, tout de suite après, ce sera à votre tour de me raconter votre histoire... Tâchez qu'elle me satisfasse...

Li jeta un ordre en chinois et Song se dirigea vers la porte, qu'il surveillait tantôt, et l'ouvrit. Bob fut alors introduit dans une petite pièce sans fenêtre, éclairée par une ampoule nue collée au plafond, et dont la tapisserie des murs s'en allait en lambeaux. Dans un coin, deux hommes étaient étendus, chevilles et poignets entravés. L'un était Bill Ballantine, l'autre un petit vieillard nerveux et sec, à la barbe de chèvre et aux épaisses lunettes cerclées d'acier : le professeur Clairembart.

En apercevant Morane, l'Écossais s'était redressé légèrement, pour lancer, sur un ton réprobateur :

— Ainsi, commandant, vous vous êtes laissé prendre au piège par ces mangeurs de petits enfants !

— Oui, Bill, fit Morane, je me suis laissé prendre au piège, tout comme toi et le professeur d'ailleurs.

Clairembart laissa échapper un petit rire enfantin, qui sonna telle une clochette de cristal.

— On peut dire que nous sommes de fameux amateurs tous les trois. Il suffit que des galapiats dans le genre de ceux à qui nous avons affaire, nous montent un bateau quelconque, pour que nous marchions comme des débutants...

— En ce qui vous concerne, professeur, et toi, Bill, fit remarquer Morane, il ne s'agissait pas d'un bateau, car, ou je me trompe fort, ou vous êtes bel et bien dans le bain...

Clairembart baissa la tête et dit d'une voix penaude :

— Vous avez une fois de plus raison, Bob. Tout cela est de notre faute, à Bill et à moi. Si nous ne nous étions pas laissé prendre à ce piège grossier...

— Ne vous accusez pas à tort, professeur, interrompit Morane. Je sais que vous avez agi ainsi simplement en croyant pouvoir m'aider...

— Et c'est en venant à notre secours, commandant, dit à son tour Ballantine, que vous voilà également prisonnier de ces chenapans...

Pendant que ces propos s'échangeaient, Li observait les trois amis d'un air goguenard.

— Comme tout cela est touchant, messieurs, fit-il. Mais nous ne sommes pas ici pour vous entendre échanger des serments d'amitié... Vous avez vu vos amis, commandant Morane. À présent, dites-nous où se trouve la chose qui nous intéresse...

Tout en parlant à Bill et au professeur, Bob avait eu le temps de faire fonctionner son imagination, et ce fut d'une voix assurée qu'il répondit :

— Vous avez gagné, monsieur Li... À mon tour de vous conter ma petite histoire...

Il se mit alors à rapporter les événements qui étaient survenus depuis son combat, devant l'Institut International de Neuilly, avec l'Espion Invisible. Il raconta tout, mais en changeant seulement un détail. Au lieu de parler de la boîte à livres située sur la rive droite, à l'angle du Pont des Arts, il déclara avoir glissé le *Traité de Physique Élémentaire* également sous une boîte à livres, à l'angle du même pont, mais *sur la rive gauche*. De cette façon, son récit continuait à se tenir et gardait, pour quelqu'un d'aussi observateur que devait l'être Li, toute l'apparence de la sincérité.

Quand Bob eut terminé, le Chinois déclara simplement :

— Vous paraissez m'avoir dit la vérité, commandant Morane. Pourtant, il me faut m'en assurer. Pendant ce temps, vous allez demeurer ici, avec vos amis, sous la garde de Song. Si vous m'avez menti...

Morane ne se souciait qu'à demi de cette menace car, par la suite, il pourrait toujours, le cas échéant, affirmer à Li qu'il s'était trompé et avait confondu rive gauche et rive droite. Mais il espérait pouvoir, avant cela, faire en sorte de se tirer, et ses amis en même temps que lui, des griffes de l'ennemi.

Chapitre IX

— Ah ça ! commandant, qu'est-ce qui vous a donc pris d'accepter le marchandage de ces scélérats ?

Morane gisait maintenant sur le plancher, pieds et poings liés, auprès du professeur Clairembart et de Bill Ballantine, qui venait de parler.

Les trois hommes étaient seuls dans la petite pièce carrée, et l'on avait soigneusement refermé la porte sur eux. Ensuite, il y avait eu des bruits de pas dans la salle voisine, et ç'avait été le silence, ce qui tendait à indiquer que, seul, Song montait la garde, tandis que Li et les autres Chinois s'en étaient allés à la recherche du précieux livre.

À la remarque de Ballantine, Bob avait simplement répondu, dans un souffle :

— Pour commencer, parlons bas, de façon à ce que nos voix ne puissent s'entendre de l'autre côté de la porte...

En quelques mots, il mit ses compagnons au courant du subterfuge qu'il venait d'employer. Quand il eut achevé, Clairembart fit remarquer :

— Tout cela est très bien, Bob, mais que se passera-t-il quand Li et ses complices auront découvert que vous les avez trompés ? Vous serez bien obligé alors de leur révéler la vraie cachette...

— Oui, professeur, fit Bob avec un léger sourire, si nous sommes encore ici. Car vous devez bien vous douter que j'ai déjà fait des plans pour retourner la situation à notre avantage...

— Et comment comptez-vous vous y prendre, commandant ? interrogea Ballantine. Nous avons les pieds et les mains liés, et nous sommes sans armes. En outre, si nous voulons tenter une sortie, il n'y a que cette porte, derrière laquelle ce méchant loup-garou de Song nous attend avec son artillerie...

Toujours à voix très basse, Morane expliqua :

— En ce qui concerne nos liens, Bill, tu sembles oublier que tu possèdes des dents à croquer des os de brontosauve, particularité qui nous a déjà servi à plusieurs reprises. Quant aux armes, j'ai un

automatique dissimulé ici, à l'intérieur de mon mollet droit, et que ces gâche-métier ne sont même pas parvenus à repérer... Quant à la porte et à Song, je m'en charge...

Tournant le dos à l'Écossais, Bob lui présenta ses mains, liées derrière le dos, et il murmura :

— Maintenant, au travail, Bill. Montre-nous si ton dentier est toujours d'aussi bonne qualité...

Se laissant tomber sur le flanc, Ballantine entreprit d'attaquer les liens de son ami. Il était passé maître dans cet exercice auquel, au cours des nombreuses aventures vécues en compagnie de Morane, il avait dû s'adonner à différentes reprises. Réellement, son « dentier » était d'une solidité à toute épreuve et, quand la bonne extrémité du nœud fut trouvée, cela alla vite. Quelques minutes plus tard, Morane avait les mains libres. La première chose qu'il fit alors fut de récupérer l'automatique pour le poser auprès de lui, sur le plancher, afin de pouvoir parer à toute éventualité. Ensuite, il se libéra les chevilles, pour finir par détacher ses compagnons.

Les trois hommes avaient retrouvé leur liberté de mouvement, mais il leur fallait encore quitter la pièce et se rendre maîtres de leur gardien, en espérant bien entendu qu'il n'y en eut qu'un seul.

Se penchant vers le professeur Clairembart, Bob lui tendit l'automatique, en disant, toujours à voix très basse :

— Surveillez la porte, professeur, et si Song se montre, tenez-le en respect. S'il fait mine d'ouvrir le feu, tirez avant lui...

Aussi souple et silencieux qu'un chat sauvage, Morane se mit en devoir de disposer devant la porte des lambeaux de papier peint tombés du mur. Il lui fallait agir avec une extrême lenteur et s'entourer de nombreuses précautions afin de ne pas faire craquer le papier et attirer ainsi l'attention de Song.

Quand il eut réuni de quoi composer un petit foyer qui, le papier étant humide, produirait plus de fumée que de flammes, il tira un briquet de sa poche, l'alluma et mit le feu au papier. Ensuite, il alla s'adosser près de la porte, de façon à ce que celle-ci, en s'ouvrant, le dissimulât.

Plusieurs secondes s'écoulèrent, et une épaisse fumée monta. Alors, d'une voix angoissée, Bob se mit à crier :

— Au feu !... Au feu !...

À nouveau, quelques secondes s'écoulèrent, puis la voix de Song,

qui devait avoir été attiré autant par la fumée sourdant sous le battant que par les cris de Morane, la voix de Song donc demanda :

— Que se passe-t-il ?... Répondez !... Que se passe-t-il ?...

Bill et le professeur se mirent à tousser comme si la fumée commençait son œuvre d'asphyxie.

— J'étouffe !... lança Clairembart d'une voix geignarde. J'étouffe !... Nous allons griller vivants !...

La fumée se faisait de plus en plus épaisse, et Song dut s'en rendre compte, car on entendit le bruit d'une clef tournant dans la serrure.

Morane, qui se trouvait près de la source de fumée, commençait à trouver le temps long. Ses yeux lui piquaient et il voyait le moment où, aveuglé par les larmes, il ne pourrait plus distinguer grand-chose...

Par bonheur, la porte s'ouvrit, et tout ce que Bob put apercevoir fut un bras terminé par un revolver. En même temps, la voix de Song disait :

— Juste un peu papier... Si vous croire, chiens, avoir moi ainsi !... Si l'un de vous bouger, moi tirer...

Les yeux remplis de larmes, la poitrine déchirée par une soudaine quinte de toux, Morane se propulsa en avant. Sa main droite, abattue à la façon d'un sabre, frappa du tranchant l'avant-bras de Song qui, poussant un cri de surprise et de douleur, lâcha son arme. Il voulut faire face à son agresseur mais, à son tour, Bill intervint. Avec une souplesse que ne laissaient pas supposer sa taille et sa masse, il avait bondi. Sa main gauche s'appesantit sur l'épaule du Chinois, tandis que son poing droit, gros comme un melon, l'atteignait violemment à la mâchoire.

Il y avait peu d'hommes au monde pour résister au terrible punch de l'Écossais, et Song ne fit pas exception à la règle. Si Bill ne l'avait pas solidement maintenu, il se fut écroulé parmi les flammèches montant maintenant au ras du plancher.

Tandis que Ballantine s'occupait du gardien inanimé et que le professeur piétinait le papier enflammé pour éteindre le début d'incendie, Morane, qui avait ramassé le revolver de Song, se précipitait dans la pièce voisine, prêt à ouvrir le feu sur quiconque tenterait de lui barrer le passage. Mais la salle était vide.

Alors, sans attendre, Bob se dirigea vers le poste téléphonique posé dans un coin, à même le plancher, et d'un doigt fébrile il

composa le numéro du commissaire Ferret.

*

* *

La première personne que monsieur Li, suivi de ses hommes, aperçut en pénétrant dans la pièce où il avait laissé Song en faction, fut ce dernier qui, tournant le dos, semblait dormir, affalé sur la table, la tête entre les bras.

Ses compagnons sur les talons, Li s'approcha du « dormeur » et, le visage mauvais, le secoua durement par l'épaule en criant, sur un ton de fausset :

— C'est ainsi que vous faites votre service, Song ?... Je parie que vous avez encore bu de l'arak en cachette...

À ce moment, la porte de la pièce claqua en se refermant, et la voix de Bob Morane déclara :

— Ne faites pas de reproche à ce pauvre Song, monsieur Li. Il a fait ce qu'il a pu. Seulement ce qu'il a pu. Il n'est pas ivre comme vous le croyez, mais occupé à faire un petit voyage au paradis des boxeurs...

Les Chinois se retournèrent, pour se trouver face à face avec Morane, le professeur Clairembart et Bill Ballantine. Les deux premiers braquaient des revolvers, dont ils semblaient savoir se servir. Quant au troisième, véritable montagne d'os et de muscles, il ne paraissait pas moins redoutable, bien que désarmé.

La surprise avait paralysé Li et ses acolytes.

— Qu'est-ce que... cela signifie ! balbutia Li.

Morane laissa échapper un léger ricanement.

— Ce que cela signifie ? dit-il. Tout simplement que vous avez eu tort de me sous-estimer, tout en sachant pourtant, comme vous l'avez dit vous-même, que je suis un personnage plutôt coriace. Mes amis ne le sont pas moins. Alors... En vous envoyant au pont des Arts, je vous ai monté un bateau sur lequel vous vous êtes embarqué, commettant ainsi une nouvelle erreur : laisser ce pauvre Song seul à nous garder. Là encore, vous nous avez sous-estimés, car il nous suffit de jouer notre petit numéro pour que votre cerbère nous tombe tout cuit entre les mains... Sachez aussi qu'en vieux parisien, je connais ce quartier

comme ma poche et que je n'ai eu aucun mal à repérer la rue où se trouve cet hôtel. Quant au numéro peint près de la porte, il est à demi effacé, mais j'ai néanmoins eu le temps de le déchiffrer à la lueur des phares, quand la voiture a viré pour s'engager sous le porche. Et vous avez même eu la complaisance de mettre un téléphone à ma disposition. Cela m'a permis d'alerter la police, qui sera ici d'un instant à l'autre...

Bob s'interrompt, scruta les visages des Chinois, pour essayer d'y lire une quelconque intention, mais ils étaient à présent aussi muets que des livres fermés. Alors, Morane reprit, sur un ton de commandement, en agitant son revolver de façon menaçante :

— Maintenant, alignez-vous tous contre le mur, les mains croisées au-dessus de la tête. Et, surtout, que pas un seul d'entre vous ne bouge. Au moindre geste suspect, le professeur et moi n'hésiterons pas à nous servir de nos armes...

Comme l'avait affirmé Bob, la police ne devait plus tarder à se manifester et, quelques minutes plus tard, la maison grouillait d'agents, en uniforme ou non, commandés par le commissaire Ferret en personne.

Quand Li et ses complices eurent été emmenés, Morane, le professeur, Bill Ballantine et le commissaire demeurèrent seuls. Une nouvelle fois, Bob fit le récit de ses aventures de la nuit et, quand il eut achevé, Ferret conclut avec joie :

— Il n'y a pas à dire, commandant Morane, vous avez fait là de la belle besogne. Je pourrais vous reprocher, bien sûr, d'avoir agi de façon un peu trop personnelle et d'avoir, par le fait même, couru de trop grands risques, mais cela est dans votre nature et nous n'y pouvons rien changer. Tout ce qui nous reste à faire, c'est gagner à notre tour le pont des Arts pour récupérer le livre...

— Et le détruire, compléta Morane. Je sais, commissaire, je sais... Vous allez me dire encore qu'il s'agit là d'une pièce à conviction mais, dans le cas présent, au diable les règlements ! L'affaire est trop grave, et il ne faut pas courir de nouveaux risques. Ce livre doit absolument être détruit si nous ne voulons pas qu'un jour ou l'autre il tombe, et avec lui la formule X33, entre de nouvelles mains criminelles... N'oubliez pas qu'il ne s'agit pas ici d'un délit ordinaire mais que, peut-être, la paix du monde est en jeu...

— Vous avez raison, reconnut Ferret. Dès que nous aurons récupéré le livre, nous le brûlerons. Ainsi, tout danger sera écarté.

— Rien n'est moins sûr, fit remarquer Clairembart.

Les compagnons du savant considérèrent celui-ci avec étonnement.

— Que voulez-vous dire, professeur ? interrogea Bob.

— Tout simplement que la destruction du *Traité* n'écartera pas définitivement le danger. Le professeur Joliette, lui, est toujours en vie, et il connaît le secret de la formule. Cet Espion Invisible, dont a parlé Li, n'aura sans doute pas de cesse avant de s'être emparé de Joliette pour l'amener dans son pays où l'on s'arrangera bien pour lui tirer les vers du nez, comme on l'a fait pour Elias Favrot.

Ces remarques de l'archéologue semèrent la consternation, mais Ferret tenta néanmoins de rassurer ses compagnons.

— Soyez tranquille de ce côté, professeur. J'ai fait garder la maison de Joliette, et il est en sécurité...

— Pour combien de temps ? interrogea Morane. Vous ne pouvez quand même le faire garder indéfiniment. Et puis, n'oubliez pas que l'Espion Invisible, puisque tel est son nom, a plus d'un atout dans son jeu, à commencer justement par son invisibilité...

Le commissaire Ferret ne put s'empêcher de faire la grimace.

— Faut tout vous dire, commandant, je n'y crois pas beaucoup, à cet... Espion Invisible. En admettant qu'il existe, nous serions en pleine fantasmagorie...

— Il existe, je puis vous en assurer, répondit Bob, car j'ai eu personnellement affaire à lui, comme je vous l'ai dit. Mais rassurez-vous, il n'y a là-dessous aucun prodige autre que scientifique, et il se peut d'ailleurs que j'aie mon idée à ce sujet. J'ai également une petite idée sur la façon dont nous pourrions procéder pour mettre ce redoutable adversaire hors d'état de nuire car, tant qu'il demeurera en liberté, il présentera une menace pour le professeur Joliette et, par conséquent, pour la paix...

— Mettre l'Espion Invisible hors d'état de nuire, commandant ? fit Ballantine. Pour cela, il faudrait savoir où le trouver...

— Si tout se passe comme je l'espère, expliqua encore Morane, nous le saurons bientôt...

— Et comment vous y prendrez-vous ? interrogea le commissaire Ferret.

— Le plus simplement du monde... Souvenez-vous que le

professeur Joliette nous a dit que le vase chinois, à l'intérieur duquel l'artificier de Pékin avait consigné le secret de son explosif, avait disparu lors de la dispersion des collections de son oncle Athanase. Eh bien ! Ce vase, NOUS ALLONS LE RETROUVER, tout simplement...

Chapitre X

Cela faisait la troisième nuit que Bob Morane passait dans ces énormes caves où s'entassait une partie des réserves du Musée de l'Homme. Car, si les salles du Palais de Chaillot offraient au public d'incalculables trésors d'ethnographie, ce n'était là qu'une partie des richesses entreposées dans le vaste bâtiment. Comme toutes ces richesses ne pouvaient, faute de place, et aussi parce qu'il fallait faire un choix, être exposées, on avait entreposé le surplus dans de spacieuses réserves offrant aux savants leurs inépuisables ressources.

Les caves où se trouvait Morane ne faisaient à proprement parler pas partie de ces réserves. C'était plutôt une sorte de prodigieux bric-à-brac où s'entassaient les pièces de rebut, ou d'un intérêt relatif. C'était là aussi qu'étaient relégués les objets à l'authenticité douteuse, dont certains, rapportés de lointains pays par des savants trop crédules, sentaient le faussaire à plein nez.

Mais que faisait Morane parmi ces statues aztèques de la Sainte-Farce, ces momies de terre cuite et de poix, ces masques « rituels » africains sculptés à l'intention des touristes, ces vases, ces urnes, ces pots peut-être anciens mais pas assez rares pour avoir l'honneur des salles d'exposition ou des réserves précieuses ?

Oui, qu'est-ce que Morane faisait là ? Et depuis plusieurs nuits encore ? *Il attendait l'Espion Invisible...*

Assis au sein d'un amoncellement de faux totems pseudo-indiens et de tikis supposés polynésiens, Bob surveillait avec attention l'étendue des caves éclairées par une série de lampes accrochées à la voûte. Parfois, il jetait un coup d'œil à son bracelet-montre, se demandant avec inquiétude :

« Va-t-il venir enfin ? »

Près de lui était posé un étrange appareil composé d'un réservoir, d'une poignée à détente, et dans lequel n'importe quel carrossier aurait reconnu un pistolet à peinture. Que comptait donc en faire Bob ? C'était là un nouveau mystère.

À une dizaine de mètres à peu près de l'endroit où se trouvait notre héros, une étagère supportant des objets hétéroclites était

dressée. Souvent, les regards de Morane se portaient vers elle, pour s'arrêter sur un petit vase de terre vernissée, d'origine chinoise évidemment et qui, tout en paraissant assez ancien, n'avait cependant rien de bien particulier.

Une nouvelle fois, Bob jeta un coup d'œil à sa montre.

— Deux heures du matin, murmura-t-il. Ah ça ! est-ce que, cette nuit encore, notre homme manquerait au rendez-vous ? Rien ne prouve d'ailleurs qu'il vienne jamais... Une affaire si bien montée pourtant...

En effet, à l'issue de la fameuse nuit où Morane avait eu à se heurter à la fois à la bande de l'Espion Invisible et à celle de Li, il avait, aidé par Bill, le professeur Clairembart, le commissaire Ferret et un ami journaliste, tout mis en œuvre pour tendre un piège à leur énigmatique adversaire. Mais ce piège avait-il fonctionné, et le gibier allait-il se laisser prendre ?

Une nouvelle heure s'écoula, ou à peu près. Soudain, Bob tressaillit. Un léger bruit, venant du fond de la cave, s'était fait entendre.

Morane prêta longuement l'oreille, mais le bruit ne se reproduisit pas. « Quelque rat », songea-t-il.

Le silence s'était reformé, total, dans le vaste sous-sol. Puis, Bob eut à nouveau l'attention attirée par un bruit, différent du premier celui-là. Le bruit d'un pas foulant les dalles. Chaque seconde, ce bruit se faisait plus précis, comme si, réellement, l'être qui marchait venait vers Morane, mais ce dernier, qui regardait par une meurtrière aménagée entre les statues qui l'entouraient, n'apercevait rien.

Il sourit et songea : « Je crois que, cette fois, nous tenons le bon bout. Le piège a fonctionné... »

Il tenait maintenant les yeux fixés sur un léger tapis de poussière, qui paraissait un effet du hasard mais avait en réalité été semé intentionnellement à la hauteur de l'étagère, et que, pour atteindre celle-ci, il fallait immanquablement franchir.

Les pas se rapprochaient de plus en plus et, soudain, Morane vit des traces de pieds se marquer dans la poussière, indistinctement certes mais sans qu'il pût cependant y avoir le moindre doute. Pourtant, on ne voyait personne ; seules ces empreintes qui, l'une après l'autre, apparaissaient. L'Espion Invisible était dans la cave. Il avait à présent franchi la zone poussiéreuse, mais Bob savait dans quelle direction il allait. Il y eut quelques nouveaux bruits, provoqués

cette fois par des objets heurtés au passage. Ensuite, plus rien...

« Il est devant l'étagère », songea Bob. Il imaginait l'invisible cherchant des yeux, parmi les objets déposés sur les planches, le vase chinois qui l'avait attiré là.

Et, tout à coup, le petit récipient vernissé, dont il a été parlé plus haut, se souleva de l'étagère et se mit à tourner lentement, tout seul semblait-il, dans le vide.

« À présent, il examine le vase, pensa Bob qui ne perdait rien de la scène. Il va tirer une drôle de tête quand il se rendra compte qu'il n'y a pas plus d'inscription à l'intérieur que de désintéressement dans l'âme d'un usurier... »

Au bout d'un moment, en effet, le vase s'immobilisa, son ouverture tournée latéralement, puis une exclamation de désappointement jaillit, poussée selon toute évidence par l'Espion Invisible.

Bob laissa échapper un petit ricanement, assez fort pour être entendu.

— Vous pouvez chercher, major, dit-il à haute voix. Vous ne trouverez pas ce que vous cherchez. Le vase que vous tenez est un vase chinois comme il en existe des centaines. Jamais il n'y eut rien d'inscrit à l'intérieur...

*

* *

Le récipient était demeuré suspendu en l'air et, tant qu'il en serait ainsi, Morane saurait avec précision où se trouvait son ennemi.

Aux paroles de Bob, un moment de silence avait succédé. Un silence lourd, qui oppressait. Sans apercevoir son adversaire, Morane le devinait crispé, chacun de ses nerfs pareil à une corde de violon tendue et prête à se rompre.

— Jolie petite surprise, n'est-ce pas, major ? – Bob ne lançait pas ce nom au hasard car, à force de réflexion, il avait acquis la certitude que ledit major et l'Espion Invisible ne faisaient qu'un. – C'est que, voyez-vous, nous vous avons tendu un piège, dans lequel vous êtes tombé tête baissée. Vous avez tort de croire ce qu'écrivent les journaux, surtout quand le rédacteur en chef de *Paris-Jour* est un ami de votre serviteur. Un grand reportage en première page sur les

réserve du Musée de l'Homme se fabrique en quelques heures. Or, nous n'ignorons pas que les services de votre ambassade, ici à Paris, dépouillent tout ce qui paraît dans la presse française. Je puis vous répéter, presque mot à mot, un passage du reportage en question :

... Non loin d'un amoncellement de grands totems, polynésiens ou indiens, tous plus faux les uns que les autres, mon guide me désigne une étagère encombrée d'objets de toutes sortes, sans grande valeur. Il y avait là des dragons de bronze, des chiens de Fo en faïence et d'autres babioles sans importance. Parmi ces bibelots, un vase en terre cuite vernissée qui, toujours selon mon guide, proviendrait de la collection du célèbre orientaliste Athanase Joliette, décédé au début du siècle. Suivant la légende, un artificier chinois aurait jadis gravé, à l'intérieur de ce vase, la formule d'un redoutable explosif de son invention. Cette formule étant chiffrée, personne n'y comprit jamais rien. Mon guide me montre la gravure en question, à laquelle, bien entendu, je ne comprends rien moi non plus...

Morane se tut, laissant un peu le silence oppressant de tantôt se reformer. Au bout d'un moment assez bref, il reprit, les yeux toujours fixés sur le récipient suspendu dans le vide :

— Comme nous l'avions prévu, vous décidâtes donc, faute d'avoir pu retrouver l'exemplaire du *Traité de Physique Élémentaire* contenant la formule, de vous emparer du vase. Vos services de déchiffrement s'arrangeraient bien, par la suite, pour mettre en clair le rébus que le professeur Joliette avait mis, en travaillant seul, quelque trente-trois mois à résoudre. Votre pouvoir d'invisibilité vous aiderait à pénétrer dans le musée sans risquer d'être aperçu par l'un ou l'autre des gardiens de nuit. Le temps d'étudier les lieux, de trouver une voie d'accès et de retraite, et vous passâtes à l'action... pour votre plus grand malheur... Je vous le répète : vous avez eu tort de croire à ce que racontent les journaux...

À nouveau, le silence. Puis la voix du major – car Bob ne s'était pas trompé quant à l'identité de l'Espion Invisible – se fit entendre.

— Allez au diable, commandant Morane !... Vous m'avez peut-être roulé, mais vous ne m'aurez pas pour autant, car vous ne pouvez toujours pas me voir, ne l'oubliez pas...

— Ce n'est pas si certain ! lança Bob d'un ton goguenard.

Lentement, il glissa la main vers le pistolet à peinture posé à ses

côtés. Mais il n'eut pas le temps d'achever son geste. Le petit vase vernissé avait soudain bondi vers lui, comme mu par une force propre. Instinctivement, bien qu'il fût fort improbable que le récipient put l'atteindre à travers l'étroite ouverture lui servant de meurtrière, instinctivement donc, Bob se baissa. Le vase toucha l'un des bords de l'ouverture et éclata telle une grenade, éparpillant ses morceaux dans toutes les directions.

En souriant, Morane se redressa et regarda à nouveau vers l'endroit où se trouvait son adversaire. Il tenait à présent la poignée du pulvérisateur à peinture. Mais, soudain, son sourire se figea car, dans l'air, à la place où, quelques secondes plus tôt, le vase se trouvait suspendu, il y avait maintenant un automatique.

Ce ne fut plus un simple réflexe qui, cette fois, poussa Bob à se baisser, mais l'instinct de la conservation. Il se laissa rouler de côté, se faisant aussi petit que possible, à l'instant précis où plusieurs coups de feu – quatre exactement – éclataient. Presque en même temps, il y eut un bruit de course : l'Invisible fuyait...

Chapitre XI

Après un court moment d'attente, bien compréhensible, car le major pouvait à nouveau ouvrir le feu, Morane se dressa et, le pistolet à peinture à la main, il bondit hors de sa cachette. Une série de bruits, claquements de pas et chocs d'objets heurtés ou renversés, lui indiqua la direction prise par le fuyard : celle d'où il était venu, c'est-à-dire le fond de la cave.

En principe, il n'y avait pas d'issue de ce côté, mais Bob, qui ne voulait pas courir le risque de perdre le contact avec son adversaire, s'élança lui aussi de ce côté. Pourtant, quand il atteignit le fond de la cave, encombré de jarres et d'amphores, il ne perçut plus rien qui put lui indiquer où se trouvait l'Espion Invisible. Sans doute ce dernier était-il là, soigneusement tapi, et prêt à ouvrir le feu sur son poursuivant. Peut-être même était-il en train déjà de le viser...

Conscient d'offrir une cible facile, Bob s'accroupit derrière une jarre, pour crier :

— Inutile d'essayer de fuir, major. Le musée est cerné, et mieux vaut vous rendre...

Morane savait cependant que son invisibilité donnait à l'espion la possibilité de passer à travers n'importe quel barrage de police. Pour l'instant cependant, il était acculé dans cette cave et, pour en sortir, il devait fatalement passer à proximité de Morane, ce qui ne se ferait pas sans bruit, car Bob, qui avait l'oreille fine, ne manquerait pas de percevoir le frottement, si ténu fût-il, des semelles sur le sol dur. Évidemment, l'espion pouvait se déchausser mais, dans ce cas, Bob en était quasi certain, ses pieds nus deviendraient visibles.

— Vous êtes pris comme dans une souricière, major, cria encore Morane. Jetez votre arme, enlevez votre survêtement et rendez-vous !

À cette invitation, pourtant lancée en termes énergiques, le silence seul répondit.

— J'ai tout le temps, major, cria encore Bob. Vous devrez bien finir par vous avouer vaincu...

Aucune réponse. Toujours un silence total. Alors, un soupçon effleura Bob. Il eut tout à coup la sensation d'être seul dans le sous-sol,

que le major avait réussi à fuir par quelque issue secrète, ou tout au moins inconnue. Bientôt, cela devint pour lui une certitude. En effet, tantôt, l'Espion Invisible était venu également du fond de la cave. Donc, c'était de ce côté qu'il y avait pénétré et, s'il en était ainsi, rien ne l'empêchait d'en sortir de la même façon.

Morane savait que des cordons de police, auxquels s'étaient joints Bill Ballantine, le professeur Clairembart et le commissaire Ferret, avaient, depuis le début de la nuit, et comme les jours précédents, pris place autour du musée. Pourtant, si lui-même ne remplissait pas sa propre mission, l'Espion Invisible se glisserait sans trop de peine entre les mailles du filet et tout serait perdu.

Considérant qu'il était urgent d'agir, Bob se glissa, accroupi, entre les jarres et les amphores, au risque de recevoir une balle. Rien de semblable ne se passa et, au bout de quelques mètres de cette avance circonspecte, il atteignit un étroit espace libre entre les récipients, et où béait une ouverture ronde qui, d'habitude, était fermée par une plaque de fer maintenant tirée de côté.

Toujours aussi précautionneusement, Bob glissa la tête au-dessus du trou, qui était l'ouverture d'un puits étroit dans lequel descendait une échelle métallique.

« Probablement une voie d'accès aux conduits d'évacuation d'eau, songea Morane. Décidément, nos adversaires sont organisés, et ils ne laissent rien au hasard... »

Un léger bruit, sous lui, le fit sursauter, et il se rejeta en arrière, à l'instant même où une série de coups de feu, tirés d'en bas, éclataient. Les balles, après avoir ricoché sur les parois du puits, allèrent se perdre dans la voûte.

Cette fois, Morane avait compté cinq détonations. « Ce genre d'automatique doit contenir, si je ne me trompe, neuf cartouches. Quatre ont été tirées tantôt ; cinq maintenant. Cela fait le compte... » Pourtant, il n'était pas sûr de son coup, car il n'avait vu l'arme de son ennemi qu'une brève seconde, et il n'était pas certain de l'avoir identifiée avec précision.

Décidant néanmoins de tenter sa chance, Morane se laissa glisser dans le puits et, sans lâcher le pistolet à peinture, se mit à dévaler l'échelle, pour atterrir sur une étroite corniche le long de laquelle coulait des eaux salies. Le conduit lui-même avait une section de deux mètres cinquante sur deux mètres cinquante environ et, si sa voûte était basse, il y avait néanmoins moyen d'y progresser en se courbant. Tous les vingt mètres, une ampoule électrique, enfermée dans une

petite cage de fil de fer, diffusait une pauvre clarté.

Sur la droite, un bruit de pas pressés renseigna Bob sur la direction qu'avait prise le major. Il s'élança aussitôt à sa poursuite, courant aussi rapidement que possible sur l'étroite corniche. Il était probable que le fuyard n'avait pas eu le temps de recharger son automatique, à moins que les munitions ne lui manquassent, car à aucun moment il ne tenta plus d'ouvrir à nouveau le feu sur son poursuivant. Et la chasse furieuse et étrange se poursuivit sur une distance de cent cinquante mètres environ, jusqu'à ce qu'une nouvelle galerie, plus étroite que la première, s'ouvrît sur la droite. Elle aussi servait à l'évacuation des eaux, qui coulait sous d'épais grillages de fonte formant plancher.

Morane sut que l'Espion Invisible avait emprunté cette seconde galerie quand il entendit le tintamarre produit par les grillages, mal en équilibre, cognant sur leurs supports à chaque foulée du fugitif. À son tour, Bob s'engouffra dans l'étroit passage qui, contrairement à la première galerie, n'était pas éclairé. Une obscurité totale y régnait, et Morane ne put s'empêcher de ressentir une secrète jubilation. Quelques secondes plus tôt, en pleine clarté, le major, servi par son invisibilité, possédait un très net avantage sur lui. À présent, dans les ténèbres, ils se trouvaient à égalité.

De son côté, l'espion dut se rendre compte de la situation car, devant Bob, les grillages du sol cessèrent de sonner, ce qui indiquait que le fuyard s'était arrêté. Devinant un piège, Bob s'immobilisa à son tour. Alors, dans le silence, des bruits ténus lui parvinrent. Tout d'abord, ce fut un glissement de métal contre du métal, puis un claquement sec, métallique également.

Et Morane comprit que l'Espion Invisible venait de glisser un chargeur plein dans la crosse de son automatique, mettant ainsi à nouveau les chances de son côté.

Bob savait qu'il devait tenter quelque chose, sinon son adversaire ouvrirait le feu et, dans ce passage exigu, il aurait bien de la peine à éviter d'être touché par les balles. Même en se jetant à plat ventre, il risquerait d'être atteint par ricochet.

Se propulsant en avant de toute la vitesse dont il était capable, avec une sorte de désespoir, il braqua devant lui son pulvérisateur de peinture et pressa la détente. Un jet rouge et brillant comme le feu fusa, pour s'étaler soudain, comme s'il avait rencontré un obstacle, et s'étendre en une tache rouge qui prit la forme d'une tête, d'épaules humaines. Surpris par le contact de la peinture fluorescente,

momentanément aveuglé peut-être, le major poussa un cri de surprise. Un choc métallique, suivi d'un léger « plouf ! » apprit à Morane que son adversaire avait, sous le coup de l'étonnement, lâché son arme qui, passant entre les ouvertures du grillage, était tombée dans l'eau boueuse.

Pour la seconde fois, Bob actionna son pistolet et un buste humain, rouge et brillant, apparut sous la tête et les épaules déjà révélées.

— Il y a quelques instants, lança Morane, nous étions à égalité. À présent, les rôles sont renversés. C'est moi qui suis devenu invisible dans le noir, et vous visible... Croyez-moi, major, mieux vaut renoncer. Vous n'avez plus aucune chance de vous en tirer... Vous êtes désarmé et...

Un cri de rage retentit, lancé par le demi-fantôme rouge.

— Ah ça ! commandant Morane... Vous êtes donc un démon ?

— Pour les gens de votre espèce, oui, répondit Bob. Alors, vous vous rendez ?

— Allez donc vous faire pendre !...

La forme lumineuse parut tout à coup se rétrécir, et Morane comprit que le major tournait les talons. En toute hâte, il lança une nouvelle giclée de peinture qui, pulvérisée sur le dos du fuyard, le rendit visible côté pile comme déjà il l'était de face.

Une étrange poursuite commença alors. Devant Morane, à un mètre du sol environ, fuyait le tronc d'un homme rouge et luisant comme la braise.

Se rapprochant sans cesse, Bob lança d'autres jets de peinture pulvérisée, mais vers le bas cette fois, et la silhouette du major se compléta. Ils coururent encore sur une distance de quelques mètres, puis le fantôme pourpre s'arrêta et, brusquement, il n'y eut plus à nouveau qu'un tronc lumineux devant Morane, qui comprit que son adversaire venait de faire face. Un nuage de peinture fluorescente et, à nouveau, la silhouette se paracheva.

Triomphant, Morane jeta le pulvérisateur, devenu maintenant inutile. Grâce à la luminescence dégagée par son ennemi, il devinait, derrière ce dernier, la surface d'une muraille dans laquelle étaient scellés des barreaux de métal : le major était parvenu au bas du puits de sortie par lequel il comptait s'échapper. Pourtant, Bob était trop près maintenant pour que le fuyard pût espérer encore le distancer.

Dressés à deux mètres l'un de l'autre, les deux hommes demeurèrent en attente. Dans cette sorte de défi, c'était à présent l'espion qui était désavantagé car, s'il ne pouvait voir son adversaire, celui-ci, en revanche, le voyait nettement, se découpant en rouge dans les ténèbres.

— Pourquoi vous entêter ? fit Morane, qui préférait parlementer plutôt qu'user de violence. Quand nous avons lutté, il y a trois jours devant l'Institut International de Neuilly, vous aviez sur moi l'avantage d'être invisible. C'est le contraire maintenant.

Le spectre rouge ricana.

— Si vous essayez de vous jeter sur moi, commandant Morane, une partie de la couleur dont je suis enduit se déposera sur vos vêtements, et je pourrai moi aussi vous situer. Nos chances redeviendront alors égales...

— Non, fit Bob. La couleur fluorescente dont vous êtes enduit est un produit spécial, qui sèche instantanément. La seule façon de vous en débarrasser maintenant serait de vous plonger dans un liquide qui délayerait les pigments. De l'eau suffirait... Et vous en avez sous les pieds, mais voilà, vous ne pouvez l'atteindre...

Le major dut comprendre qu'il n'avait aucune chance maintenant de sortir vainqueur d'un combat corps à corps. Faisant volte-face, il préféra chercher le salut dans la fuite et gravit les premiers échelons métalliques qui devaient lui permettre d'atteindre l'air libre.

Dans un élan frénétique, Bob se propulsa en avant pour atteindre le fuyard, mais ce dernier, pivotant sur un pied, lança l'autre en avant, en une ruade désespérée. Atteint à la mâchoire, Bob bascula en arrière, avec l'impression qu'une bombe venait de lui exploser sous le menton.

Chapitre XII

Abasourdi, privé momentanément de toute force, de toute volonté, Morane était demeuré durant quelques secondes, longues comme des ans, étendu sur le dos, à même le métal du grillage. Si, en frappant à l'aveuglette, le major l'avait atteint du talon au lieu de la pointe du pied, il eût été irrémédiablement assommé.

Comme dans un rêve, Bob entendait, au-dessus de lui, l'espion fugitif gravir les échelons qui devaient le ramener à la surface, à la liberté peut-être.

« Il faut que je me relève, songea Morane. Il le faut... »

Sa mâchoire lui faisait mal, mais il avait pourtant bien la sensation de n'avoir aucun os brisé...

Dans un sursaut d'énergie, il parvint à s'asseoir. Un nouvel effort, et il fut debout. En titubant, il atteignit l'échelle, qu'il se mit à gravir lentement. À plusieurs reprises, il eut la sensation que ses forces allaient l'abandonner, qu'il allait lâcher prise pour retomber et se briser les os au fond du puits.

À force de volonté cependant, Bob finit par émerger à l'air libre, pour se rendre compte qu'il avait atteint les terrasses, ornées de massifs, qui descendent en gradins des bâtiments du Trocadéro vers le quai de New York et la Seine.

Devant lui, en contrebas, Morane voyait une petite silhouette fulgurante filer à toute allure en direction du fleuve, et il comprit que l'espion n'avait, pour l'instant, qu'une préoccupation : plonger dans la Seine pour se débarrasser de la peinture qui le recouvrait et, ainsi, redevenir invisible.

À tout prix, il fallait essayer d'empêcher cela car, si le major réussissait à s'échapper, tout serait à refaire et il faudrait craindre le pire, tôt ou tard, pour le professeur Joliette, qui risquait d'être kidnappé et obligé, par la force, à livrer le secret de la formule X33.

En dépit de sa faiblesse et de sa mâchoire douloureuse, Morane se mit à courir pour tenter encore de rejoindre le fuyard. Il savait que la police veillait dans les parages, mais il avait pu déjà apprécier le courage et la témérité du major, et il craignait que celui-ci ne réussisse

à passer à travers les mailles du filet tendu autour de lui.

À tombeau ouvert, Bob dévalait les terrasses, se demandant si, oui ou non, la distance qui le séparait du fugitif décroissait. L'espion s'était rendu compte qu'il était à nouveau poursuivi, et il n'en galopait que de plus belle. Or, il ne venait pas, comme Morane, d'encaisser un coup particulièrement dur, et cela lui donnait un avantage certain sur son adversaire.

Les deux hommes traversèrent à toute allure l'avenue Ferdinand 1^{er} et s'engagèrent sur la perspective. Morane s'aperçut alors que, malgré son handicap, il gagnait du terrain sur le fugitif. Peut-être était ce le fait d'être à demi groggy qui le favorisait, sa course d'automate n'étant freinée par aucune considération de prudence. Son propre poids l'entraînait et, comme le terrain était en pente...

Morane n'était plus qu'à cinquante mètres, quand le major atteignit le quai de New York. Sans se soucier des véhicules, rares à cette heure de la nuit, il traversa la chaussée et, Bob toujours sur les talons, ou presque, il s'engagea sur la première rampe menant au chemin de halage. Pareil à un énorme feu follet pressé de s'éteindre, il allait atteindre le fleuve quand, de derrière une pile de madriers, une silhouette humaine se dressa. Morane reconnut aussitôt un gardien de la paix en uniforme, qui braquait une mitraillette.

— Arrêtez ! cria l'agent à l'adresse du fuyard. Arrêtez, ou je tire...

L'espion obéit et leva les bras en l'air, mais le policier eut tort de croire la partie gagnée et de s'approcher trop près de celui qu'il considérait déjà comme son prisonnier car, soudain, le major bondit et, avant que l'agent ait pu faire usage de son arme, un fulgurant crochet à la mâchoire le jetait sur le sol.

Morane, qui petit à petit reprenait ses esprits, n'était plus qu'à quelques mètres du fuyard, mais il dut s'arrêter net devant la mitraillette, arrachée au policier, et qui maintenant le menaçait. La silhouette rouge, luminescente, braquant cette arme noire, avait quelque chose d'effrayant, et cela fut accentué encore par le rire de dément, rire féroce, cruel s'il en fut, qui éclata tout à coup, poussé par le major, qui clamait, sur un ton de triomphe :

— Vous croyiez me tenir, commandant Morane, et de fait vous avez bien failli y parvenir... Mais c'est raté !... Complètement raté !... Vous m'avez empêché d'accomplir ma mission, et vous allez le payer... Le payer !... Vous allez mourir, commandant Morane !...

Pas à pas, l'homme rouge reculait vers l'eau, dont aucun parapet ne le séparait. Et Bob comprit qu'il allait mettre sa menace à exécution, tirer pour se venger, puis plonger et nager entre deux eaux le plus longtemps possible, jusqu'à ce que la peinture qui le recouvrait soit complètement diluée, ce qui pouvait se produire en moins d'une minute. Alors, redevenu invisible, l'espion n'aurait aucune peine à s'échapper.

Encore un pas en arrière et le major fut au bord même du quai.

— Vous allez mourir, commandant Morane ! répéta-t-il.

Bob comprit qu'il lui fallait à tout prix gagner du temps, et ce fut d'une voix calme qu'il fit remarquer :

— À quoi cela vous avancerait-il de me tuer, major ? Jusqu'ici, à ma connaissance, vous n'avez encore assassiné personne, et cela peut vous faire bénéficier de la clémence des juges. Avec un meurtre sur la conscience, au contraire...

— C'est à cause de vous que tout a été manqué, commandant Morane, coupa le scélérat... Voilà pourquoi vous devez mourir...

Le canon de la mitraillette se releva. L'homme rouge s'apprêtait à tirer, et il n'y avait plus possibilité maintenant de reculer l'échéance. Tout ce qui restait à faire pour Bob, c'était jouer son va-tout, bondir pour essayer de désarmer son adversaire. Mais parviendrait-il à l'atteindre avant que les balles ne fassent leur sinistre besogne ?... Bob avait la conviction qu'il n'y réussirait pas...

Il allait bondir, et la mitraillette cracher la mort quand, sur la droite, un tacataca sonore déchira le silence. Frappé en plein corps par une rafale, l'homme rouge lâcha son arme, tournoya sur lui-même et tomba en arrière, avec un « plouf ! » sonore, dans l'eau noire.

Dévalant à toute vitesse la rampe menant du quai au chemin de halage lui-même, Bill Ballantine apparut, une mitraillette fumante à la main. Le professeur Clairembart, le commissaire Ferret et des policiers le suivaient.

— Pas de mal, commandant ? interrogea l'Écossais.

Bob secoua la tête.

— Non, Bill, pas de mal... Mais, quelques secondes plus tard, et c'était moi qui faisais les frais de toute l'affaire.

Morane avait prononcé ces paroles sans se détourner du fleuve, car il continuait à suivre des yeux la silhouette rouge, lumineuse, que le courant emportait lentement. Cette silhouette s'entourait

maintenant d'un halo pourpre, qui allait en s'élargissant sans cesse, se changeait en traînée, tandis qu'elle-même s'amenuisait, semblait se rétrécir...

Ballantine était parvenu auprès de son ami et regardait à son tour en direction du corps flottant. Presque immédiatement, il eut un sursaut.

— Que se passe-t-il, commandant ? On dirait qu'il est en train de disparaître...

— Oui, Bill... La couleur dont il est enduit se dilue au contact de l'eau... Bientôt, il redeviendra invisible...

— Il faut faire quelque chose, lança Clairembart, sinon nous ne connaissons jamais son secret !...

Déjà, le commissaire Ferret lançait des ordres à ses subordonnés.

— Trouvez des gaffes !... Une embarcation !... Avertissez la police fluviale !...

Un peu partout, des agents se mirent à courir, à la recherche d'une quelconque perche terminée par un croc, ou d'une barque qui aurait été amarrée à la berge. Des coups de sifflets déchirèrent le silence afin d'avertir les unités de la police fluviale croisant dans les parages.

Rien n'y fit cependant. La couleur dont était enduit l'espion se dissolvait rapidement et, au bout de quelques secondes, il n'y eut plus que la traînée rouge, le corps lui-même étant redevenu invisible. Ce serait comme tel qu'il descendrait désormais le courant pour aller se perdre dans la mer.

Debout côte à côte sur l'extrême bord du chemin de halage, Morane, le professeur Clairembart, Bill et Ferret avaient assisté au phénomène. Quand le corps eut complètement disparu, le policier se tourna vers Bob.

— Ainsi, commandant, fit-il, nous ne saurons probablement jamais qui il était...

— C'était le major, répondit Morane. J'ai reconnu sa voix...

— Oui, mais son identité exacte ?

— C'est cela que nous ne saurons jamais, commissaire... C'est dommage, vraiment, que nous n'ayons pu le capturer, l'interroger. Il nous aurait appris bien des choses qui, pour nous, demeureront autant de mystères...

— Je n'ai pu agir sans tirer, expliqua Ballantine. C'était vous ou lui, commandant, et mon choix a été vite fait...

De la main, Morane frappa sur l'épaule de son ami.

— Je sais, Bill, je sais... Il est même inutile de te dire que je te suis reconnaissant d'avoir agi ainsi... Sans ton intervention, je serais immanquablement mort à l'heure présente...

— Nous sommes évidemment heureux que vous ayez échappé à la mort, Bob, intervint Clairembart. Pourtant, c'est dommage que notre homme ait chu dans la Seine, car nous ne saurons sans doute jamais comment il faisait pour se rendre invisible...

— Car il s'agissait réellement d'un homme invisible, n'est-ce pas ? fit Ferret, qui semblait toujours douter.

— Aucun doute là-dessus, commissaire, je vous le répète, fit Bob. Cependant, sans avoir de certitude, je crois savoir comment...

À ce moment, un agent de police s'approcha de Ferret et lui tendit un objet, en disant :

— Je viens de trouver ceci, commissaire...

Ferret s'empara de l'objet en question. C'était une paire de lunettes assez semblable à celle dont usent les motocyclistes et dont la monture était couverte de peinture rouge fluorescente. Les verres avaient été, eux aussi, couverts de cette peinture, mais on les avait frottés, comme pour continuer à voir au travers...

Le commissaire tourna et retourna longuement les lunettes entre ses doigts, puis il les tendit à Bob en demandant :

— Cela vous dit quelque chose, commandant Morane ?

À son tour, Bob inspecta longuement la paire de lunettes, puis il les plaça devant ses yeux, pour étudier la nature des verres.

— C'est bien ce que je pensais, fit-il au bout d'un moment, et ceci corrobore mes suppositions.

Il glissa les lunettes dans la poche de sa veste et continua :

— Allons chez moi, mes amis, et je vous ferai connaître le secret de l'Espion Invisible...

Chapitre XIII

— Comme je vous l'ai expliqué déjà, commença Morane, si l'Espion Invisible avait, comme le héros du roman de Wells, acquit son don d'invisibilité en absorbant une drogue, il eût dû se promener nu, la drogue en question n'ayant naturellement aucune influence sur les vêtements. En outre, sa rétine cessant de devenir opaque et les rayons lumineux n'étant plus réfractés, il aurait été aveugle...

Le professeur Clairembart, Bill Ballantine, le commissaire Ferret et Bob lui-même étaient à présent réunis dans le salon du dernier cité, quai Voltaire.

— Or, continuait le narrateur, nous savons de façon certaine que notre adversaire était vêtu, puisque j'ai touché ses habits en luttant avec lui, et nous savons aussi depuis le début qu'il n'était pas aveugle puisque, dans le noir, lors du hold-up de la librairie *Tous les Livres*, il avait besoin d'une lampe électrique pour se diriger. En outre, la précision des coups qu'il me portait, lors de notre combat devant l'Institut International de Neuilly, prouve également qu'il y voyait.

« En songeant à ce combat, je me remémorai la forme et le toucher des vêtements de mon antagoniste. Il ne s'agissait ni d'un costume, ni d'un tissu ordinaire. Bien sûr, le tissu en question était invisible, et il y avait déjà bien là de quoi le particulariser. Mais il y avait sa texture aussi, une sorte de toile de sac épaisse, à la fois souple et raide, comme tissée de fils métalliques extrêmement élastiques.

« Il n'était pas difficile de supposer que le tissu en question intervenait dans le processus d'invisibilité. Mais comment ?... Le problème de la cécité demeurerait d'ailleurs toujours entier...

Bob s'interrompit, pour reprendre après quelques secondes seulement :

« Ce fut la découverte du policier, tantôt sur le quai, qui vint confirmer toutes mes suppositions...

Il se mit à jouer avec les lunettes à la monture couverte de peinture fluorescente, posées devant lui sur une table basse.

« Bref, reprit-il, j'en suis venu à la conclusion suivante... Au lieu d'employer un moyen chimique, comme une drogue, pour devenir

invisible, notre adversaire usait au contraire d'un procédé physique. Il est connu en effet que les rayons lumineux sont composés de photons, particules d'énergie qui se déplacent à la vitesse de 300.000 kilomètres par seconde. Chacun de ces photons, en outre, se compose lui-même d'un neutrino et d'un antineutrino, intimement liés mais qui, sous l'action d'un champ magnétique spécial par exemple, peuvent se séparer, pour s'unir à nouveau ensuite, hors de l'action du champ.

« Voilà donc ma théorie. L'Espion Invisible portait, au-dessus de ses vêtements de ville, une combinaison et une cagoule composées d'un tissu nouveau servant en quelque sorte de support au champ. En frappant ce tissu, les photons se décomposaient en neutrinos et en antineutrinos, ce qui supprimait le phénomène de réfraction. Ces neutrinos et antineutrinos traversaient impunément le corps de l'homme, puisque les particules lumineuses seraient capables de passer au travers d'un mur de plomb épais de 6.000 années lumière. Le corps traversé et l'action du champ cessant de se faire sentir, neutrinos et antineutrinos se regroupaient.

« Dans sa combinaison, l'invisible aurait été totalement aveugle, sauf bien entendu si des ouvertures avaient été pratiquées dans la cagoule, à hauteur des yeux. Dans ce cas cependant, ceux-ci, n'étant pas protégés par le champ, auraient été eux-mêmes visibles. On pallia cette difficulté en disposant devant les ouvertures de la cagoule des lunettes spéciales dont chaque verre n'était autre qu'un détecteur de neutrinos^[6], sorte de scintilloscope agissant de façon à ce que chaque neutrino provoque sur la rétine l'apparition d'un point lumineux. Cela donnait donc à l'espion une vision pointilliste, sans que les couleurs soient rendues, ce qui n'avait certes grande importance puisque, comme nous le savons, notre homme opérait toujours la nuit.

— Donc, si j'ai bien compris, Bob, glissa Clairembart, pour l'Espion Invisible le monde était devenu un peu semblable à un gigantesque Seurat^[7] monochrome...

Morane eut un signe de tête approbateur.

— Je crois, professeur, qu'il serait en effet difficile de trouver meilleure comparaison...

— Mais ce que je ne comprends pas, commandant, demanda Ballantine, c'est comment les lunettes, elles, n'étaient pas visibles. Car, enfin, même la nuit, une paire de lunettes se promenant toute seule à un mètre soixante du sol, cela aurait risqué de se remarquer...

— Peut-être me sera-t-il également aisé d'expliquer cela, Bill. Je crois tout simplement que la monture des lunettes était faite de même

matière, mais moulée et non tissée, que la combinaison. Bien sûr, pour l'instant, ces lunettes sont visibles, mais elles sont complètement recouvertes de peinture, à part les verres, que le major n'aura pas manqué d'essuyer en fuyant...

Plongeant un coin de son mouchoir dans le seau à glace posé sur la table, en même temps que des verres, une bouteille de whisky et un siphon, Morane entreprit d'enlever la peinture recouvrant la monture des lunettes. Alors, Morane lui-même, Clairembart, Ballantine et le commissaire Ferret assistèrent à ce prodige : au fur et à mesure que la couleur se déposait sur le mouchoir, la monture disparaissait, à la façon d'un dessin effacé à la gomme. Et, quand Bob eut fait le geste de déposer quelque chose sur la table, il n'y eut que les formes à peine perceptibles de deux lentilles qui semblaient tenir debout sur leurs tranches...

Durant de longues secondes, le silence s'installa dans la pièce, comme si ses occupants se sentaient écrasés par les découvertes qu'ils venaient de faire. Finalement, le commissaire Ferret hocha la tête en murmurant :

— Ce n'est pas croyable... On croit rêver...

— Si vous voulez mon avis, commissaire, fit remarquer le professeur Clairembart en tiraillant sa barbiche, il n'y a pas là de quoi crier au prodige. Tout compte fait, il n'y a, dans le processus d'invisibilité que vient de décrire Bob, rien de plus extraordinaire que l'était, à l'époque, la découverte d'un procédé permettant d'obtenir la fission de l'atome. Et le temps n'est peut-être pas loin où les recrues appelées au service militaire recevront, des mains du fourrier, en plus des effets classiques, une combinaison d'invisibilité qui...

Le téléphone sonna Bob décrocha pour, après avoir échangé quelques mots avec l'appelant, passer le combiné à Ferret en disant :

— C'est pour vous, commissaire...

*

* *

La conversation téléphonique devait durer cinq minutes environ, pendant lesquelles le policier laissa parler son correspondant plus qu'il ne parla lui-même.

Quand Ferret eut raccroché, il se frotta les mains en signe de

jubilation.

— Eh bien ! fit-il, voilà une affaire qui se termine pour le mieux. Mes hommes ont ratissé les environs du Palais de Chaillot et arrêté une dizaine de suspects qui sont sans doute des complices du major. La Sécurité du Territoire et le 2^e Bureau se chargeront bien de leur tirer les vers du nez... De toute façon, commandant Morane, il est quasi certain que vous serez chargé de les identifier. Peut-être y a-t-il, parmi eux, l'un ou l'autre des individus auxquels vous avez eu affaire...

— Peut-être, dit Bob. Je ne sais si ce coup de filet aura eu raison de toute la bande, mais il est probable que le double échec du major et de Li engagera les gouvernements qui les emploient à plus de modération en ce qui concerne la formule X33...

— Probablement, approuva Ballantine. Pourtant, il est difficile de croire qu'ils renonceront définitivement. Tôt ou tard, ils reviendront à la charge, et cela risque d'occasionner de nouveaux ennuis au professeur Joliette...

— À moins, fit Clairembart, que Joliette ne se décide à révéler le secret de la formule X33 à la France. Celle-ci ne pratique pas une politique expansionniste et n'a qu'une préoccupation : vivre en paix avec les autres nations. Quand l'explosif de l'artificier de Pékin sera déjà la propriété d'un pays, il est possible qu'il perde beaucoup de son intérêt pour les patrons de Li et du major...

— Voilà qui est parfaitement raisonné, monsieur Clairembart, dit Ferret, et je crois qu'il nous faudrait insister dans ce sens auprès du professeur Joliette. Peut-être qu'en faisant appel à ses sentiments patriotiques et humanitaires parviendrons-nous à lui faire entendre raison...

— J'en accepte l'augure, déclara Morane. Mais cela ne nous dit pas où se trouve la dépouille de l'Espion Invisible ? L'a-t-on retrouvée, commissaire ?

Ferret secoua la tête d'un air vaguement penaud.

— Rien, fit-il. Les équipes de la police fluviale sont en train de draguer le fleuve mais, aux dernières nouvelles, leurs grappins n'ont encore ramené aucun corps, invisible ou non...

Bob Morane eut un geste de fatalisme.

— Espérons qu'on finira par le retrouver, car il serait dommage que le secret de l'Espion Invisible soit perdu. Et puisque, de toute

façon, un quelconque physicien le redécouvrira tôt ou tard...

Morane sembla soudain se détendre et, à plusieurs reprises, il se passa la main dans les cheveux, ce qui chez lui pouvait aussi bien être un signe de soulagement qu'une marque de préoccupation.

— Enfin, continua-t-il, je suis heureux que cette affaire soit terminée. Je vais pouvoir me remettre à la recherche de quelques bouquins qui me manquent. L'autre jour, j'en ai repéré deux ou trois à la librairie *Tous les Livres*. Bill et moi y passerons demain...

Au moment où Bob prononçait ces dernières paroles, l'Écossais était occupé, avec une conscience toute nationale, à vider son verre de whisky. Il s'étrangla, toussa, cracha et leva vers son ami des yeux remplis de larmes. Pendant un moment, l'alcool, heureusement additionné d'eau, qui lui remplissait l'arrière-nez, l'empêcha de proférer le moindre son. Finalement, il réussit à dire, d'une voix entrecoupée de hoquets :

— La librairie *Tous les Livres* ?... Vous voulez rire, commandant ?... La dernière fois que nous y avons pénétré, nous avons rencontré l'Homme Invisible... Qu'est-ce que nous y rencontrerons demain ?... Une demi-douzaine de pieuvres martiennes ?

— Et pourquoi pas, Bill ? demanda Bob avec un sourire. Après tout, les pieuvres martiennes ont bien le droit, elles aussi, de s'instruire, et les rayons de la librairie *Tous les Livres* sont si bien garnis que cela m'étonnerait si l'on n'y trouvait pas les œuvres complètes de Rabelais avec un glossaire à l'usage des linguistes de Mars... Et puis, rassure-toi... Un proverbe affirme que le diable ne prend jamais deux fois de suite le même chemin...

Ballantine ne semblait pas rassuré pour autant. Afin de faire glisser le whisky lui obstruant la gorge, il en avala une nouvelle gorgée.

— D'accord, commandant, dit-il ensuite, le diable ne prend jamais deux fois de suite le même chemin, je le sais... Mais je sais aussi que, vous, vous suivez toujours le même chemin que le diable, et que vous entraînez sans cesse vos amis derrière vous... Avouez qu'il n'y a pas là de quoi me rassurer...

Chapitre XIV

Deux mois après les événements qui précèdent, des pêcheurs anglais croisant, à bord de leur barque, la *Fancy*, dans la Manche, allaient regagner le port d'attache leurs soutes presque vides, car la pêche avait été mauvaise. Une dernière fois, simplement pour jouer le jeu, ils jetèrent leurs lignes, qu'ils laissèrent traîner dans la houle.

Un quart d'heure plus tard, le patron du bateau s'entendait héler par un de ses hommes.

— Hé, boss, y a quelque chose de gros au bout de mon filin... Peut-être un requin... ou un thon...

Le patron accourut, pour se rendre compte, en effet, que la ligne était tendue.

— Remontez ! commanda-t-il. Et doucement... Tiens pas à ce que ça se brise. S'il pouvait s'agir d'un thon, ce serait bonne prise...

Mais la chose, au bout de la ligne, contrairement à ce qu'aurait fait un thon, ne se défendait pas. Et, quand le filin fut complètement enroulé, les pêcheurs se rendirent compte *qu'il n'y avait rien au bout*. Rien, et pourtant, le fil de nylon demeura tendu, et quelque chose de lourd, de mou et d'invisible battait contre la coque. N'en croyant pas ses yeux, le patron se pencha par-dessus la lisse, mais tout ce qu'il aperçut, non loin de l'attache de l'hameçon, fut deux étroites taches sombres, couleur de boue et de goémons. Deux taches distantes l'une de l'autre de deux ou trois centimètres à peine, *et qui semblaient ne reposer sur rien*.

Les gens de mer sont superstitieux, et le patron se signa. Ensuite, d'un coup de couteau, il trancha la ligne, et les deux taches couleur de boue et de goémons disparurent.

Jamais, les pêcheurs de la *Fancy* ne surent qu'ils avaient contemplé les yeux morts de l'Espion Invisible.

FIN

1. LE MYTHE DE L'INVISIBILITÉ

Au cours des âges, le secret de l'invisibilité a été, avec la pierre philosophale et l'Élixir de Longue Vie, le but des recherches de tous les occultistes, magiciens et alchimistes.

Nous avons vu, au cours du roman que vous venez de lire, comment Wells, puis la science moderne, envisageaient de résoudre le problème. Suivant le comte de Gabalis, qui raillait les occultistes, le moyen le plus sûr de devenir invisible est de mettre devant soi « le contraire de la lumière », un mur par exemple.

Mais les livres de magie noire, les grimoires comme le Grand Albert, le Petit Albert, les Clavicules de Salomon, la Poule Noire et autres manuels de « secrets merveilleux » imprimés du Moyen Âge à nos jours avaient une tout autre conception du problème.

Voici, pris au hasard de ces « sottisiers », des secrets qui nous émerveillent surtout par leur naïveté et aussi par le fait que des populations entières y ont cru... et continuent à y croire.

Suivant les dits grimoires, on se rendrait aisément invisible en portant sous le bras droit le cœur d'une chauve-souris, d'une poule noire ou d'une grenouille. Mais tous les « procédés » ne sont pas aussi simples. En voilà un, dans son texte original, qui nécessite bien de la patience et de la bonne volonté :

« Volez un chat noir, achetez un pot neuf, un miroir, un briquet, une pierre d'agate, du charbon et de l'amadou, observant d'aller prendre de l'eau au coup de minuit à une fontaine ; après quoi, allumez votre feu, mettez le chat dans le pot, et tenez-le couvert de la main gauche sans jamais bouger ni regarder derrière vous, quelque bruit que vous entendiez ; et après l'avoir fait bouillir vingt-quatre heures, toujours sans bouger, sans regarder derrière vous, sans boire ni manger, mettez-le dans un plat neuf, prenez la viande et jetez-la par-dessus l'épaule gauche en disant ces paroles : *Accipe quod tibi do et nihil amplius* ; puis mettez les os l'un après l'autre sous les dents, du côté gauche, en vous regardant dans le miroir ; et si l'os que vous tenez n'est pas le bon, jetez-le successivement en disant les mêmes paroles jusqu'à ce que vous l'ayez trouvé ; sitôt que vous ne vous verrez plus dans le miroir, retirez-vous à reculons. La possession de cet

os vous rendra invisible toutes les fois que vous le prendrez entre les dents. »

On pourrait multiplier de tels exemples, mais celui qui précède suffit à montrer le ridicule de telles croyances qui, dans certains coins reculés de nos campagnes et dans les Antilles, ont encore cours de nos jours.

Pourtant, c'étaient les anneaux, magiques bien entendu, qui passaient pour avoir le plus d'efficacité. La légende veut que, jadis, un jeune berger nommé Gygès, ayant trouvé, au fond d'un précipice, un anneau passé au doigt d'un géant mort, acquit grâce à cet anneau le don de se rendre invisible, don qui lui permit, par la suite, de devenir roi de Lydie.

Suivant Porphyre, Jamblique, Pierre d'Apone et Agrippa, ou du moins les recueils de « secrets merveilleux » qui leur ont été attribués, le secret de l'anneau de Gygès n'a pas été perdu. Et, pour le prouver, ils donnent la recette suivante : « Il faut prendre des poils qui poussent au sommet de la tête d'une hyène et en faire de petites tresses avec lesquelles on fabrique un anneau, que l'on porte dans le nid d'une huppe. On l'y laisse neuf jours, et on le passe ensuite dans des parfums préparés sous les auspices de la planète Mercure. Quand on se glisse l'anneau au doigt, on devient invisible. Quand on l'enlève, on redevient visible ». Le tout, bien entendu, est d'y croire.

Les faits curieux qui précèdent n'ont été rapportés ici que pour faire l'historique du mythe de l'invisibilité. Il faut reconnaître que la combinaison anti-photons de l'Espion Invisible auquel se heurta Morane fait beaucoup plus sérieux.

2. LES ENCRE SYMPATHIQUES

Il s'agit d'encre qui, lorsque l'on écrit avec elles, ne laissent pas de traces sur le papier et qui, pour devenir visibles, doivent être soumises à une réaction soit calorifique, soit chimique.

Les encre sympathiques les plus simples sont le jus de citron, la salive et le lait. Pour les rendre visibles, il suffit d'exposer le papier à la chaleur. Après révélation, le texte écrit au jus de citron disparaît à nouveau au bout de quelques heures. Il n'en est pas de même avec le lait, car celui-ci était brûlé lors de l'exposition à la chaleur, le texte demeure indélébile.

Mais il existe d'autres encre invisibles, d'origine chimique celles-là, et qui chacune possède leur réactif propre. Par exemple, l'ammoniacale seule peut révéler un texte écrit avec de la phénolphtaléine. Un réactif couramment employé est l'iode. Il suffit de passer une bouteille de teinture d'iode débouchée très lentement sous le texte pour que celui-ci se révèle.

Voici, à l'usage des curieux, la liste d'un certain nombre d'encre invisibles et de leurs révélateurs :

Chlorure de cobalt

Acétate de cobalt

Nitrate de potasse

Acide nitrique

Acide sulfurique

Chlorure de sodium

Sulfate de cuivre

Chlorure d'ammonium

Réacteurs pour les encre sympathiques qui précèdent : la chaleur.

Sulfate ferrique. – Révélateur : ferrocyanure de potassium.

Acétate de plomb et nitrate de mercure : hydrogène sulfuré.

Eau d'amidon : teinture d'iode.

Nitrate de cobalt : acide oxalique.

Beaucoup de ces encres invisibles disparaissent à nouveau dès qu'elles cessent d'être exposées à l'action du réacteur, ce qui permet aux services de contre-espionnage de laisser parvenir à leurs destinataires les messages dont ils ont pris connaissance. Il existe également des poudres colorées qui s'accrochent au papier là où il a été touché par la plume, ce qui révèle les caractères.

Ajoutons que beaucoup de ces encres sympathiques et leurs révélateurs sont des poisons. Bien entendu, le lait, la salive, le jus de citron peuvent s'employer sans danger.

[1] Voir *La Revanche de l'Ombre Jaune*.

[2] Voir *La Cité des Sables*.

[3] Corruption de living room.

[4] L'oreille.

[5] Le crâne.

[6] Un tel détecteur de neutrinos fait l'objet de nombreuses recherches car il permettrait, à travers toute l'épaisseur de la Terre, de localiser avec précaution l'emplacement des stocks de bombes atomiques.

[7] Célèbre peintre pointilliste ou, mieux, divisionniste, de la seconde moitié du siècle.